





# La Flotte Fantôme



P.W. Singer  
et  
August Cole

# LA FLOTTE FANTÔME

Le troisième conflit mondial  
est déjà là !

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg

BUCHET • CHASTEL

Titre de l'édition originale :  
GHOST FLEET  
Publiée par Houghton Mifflin Harcourt

© 2015 by P.W. Singer and August Cole. Tous droits réservés.  
© Libella / Buchet-Chastel, 2021 pour la traduction française.

ISBN : 978-2-283-03431-6

*L'histoire qui suit s'inspire de tendances  
et de technologies réelles.  
Mais en définitive il s'agit d'une œuvre de fiction,  
pas de prédiction.*





## 391 kilomètres au-dessus de la surface terrestre

« Je suis vraiment désolé. »

Qu'avait donc voulu dire Vitaly ? Seul astronaute américain à bord de la Station spatiale internationale, Rick Farmer, colonel de l'US Air Force, avait l'habitude d'être la cible des blagues de l'équipage russe. La plus récente avait consisté à coudre la capuche de son sac de couchage pour l'enfermer dedans, puis à diffuser sa réaction sur Internet pour que le monde entier en profite.

Ça encore, c'était drôle. Mais là, ça dépassait les bornes. Les règles sont différentes quand on flotte à l'extérieur et que seul un fin cordon vous rattache à la station.

Le plus bizarre, c'est que la phrase du cosmonaute Vitaly Simakov n'avait pas été suivie de son habituel rire tonitruant.

Farmer vérifia une nouvelle fois le cordon, plus pour se rassurer qu'autre chose. Cela faisait vingt-quatre minutes qu'il n'arrivait plus à joindre Vitaly via la radio de son scaphandre, ni qui que ce soit à l'intérieur de la station. Ce message était le dernier que Farmer avait reçu du commandant de la mission après être sorti de la station pour aller réparer le panneau solaire numéro quatre, qui faisait des siennes. Même Houston était injoignable. Farmer attribuait ce silence à l'un de ces innombrables problèmes techniques qui rendaient si difficile la vie quotidienne dans l'espace, bien loin de la version idyllique que la NASA continuait de servir aux médias.

Fort d'un doctorat du prestigieux California Institute of Technology et de plus de quatre mille heures de vol aux commandes

d'appareils allant du Northrop T-38, fameux appareil d'entraînement de l'US Air Force et de la NASA, au Lockheed Martin F-22, l'avion de chasse furtif de l'armée américaine, Farmer était bien placé pour savoir que, parfois, les grands machins compliqués ne fonctionnaient pas comme prévu. Il repensa à ses jumeaux jouant dans la maison avec sa combinaison de pilotage, à la veille de son premier déploiement en Afghanistan, dans une autre vie. « Papa a besoin d'un casque parce que son travail est très dur, parfois. » Il ne leur avait pas dit que, dans son métier, les choses en apparence les plus banales sont généralement celles qui posent le plus de problèmes.

Farmer s'approcha de l'écouille qui permettait de rentrer dans la station.

– Farmer, validation. Ouverture de la trappe, ordonna-t-il au système.

Rien.

Il répéta ses instructions, insistant cette fois sur chaque mot pour faciliter le travail du logiciel de reconnaissance vocale.

– Farmer, validation. Ouverture de la trappe.

C'était comme si le système ne l'entendait pas.

Il tendit le bras vers la commande manuelle et souleva le panneau qui protégeait le bouton d'ouverture d'urgence. Eh bien, ce n'était plus très loin d'en être une, songea-t-il en appuyant dessus.

Rien.

Il appuya de nouveau, plus fort, au point que la pression de ses doigts contre le bouton rouge vif le repoussa en arrière dans l'apesanteur de l'espace. S'il n'avait pas été raccordé à la station, cette poussée aurait pu l'envoyer tourner à la vitesse de trois mètres par seconde, direction Jupiter.

Rien. C'était quoi, ce délire ?

L'extérieur de sa visière était recouvert d'un film d'or, les lunettes de soleil les plus chères au monde. À l'intérieur, tout un tas d'écrans affichaient une foule d'informations, qui allaient de sa position à la température interne du scaphandre.

Farmer ne put s'empêcher de remarquer la lumière rouge qui clignotait dans un coin, comme s'il avait besoin que le moniteur l'informe que son rythme cardiaque s'était emballé. Il fit une pause pour se recentrer en prenant de grandes inspirations, contemplant l'immense étendue bleue au-dessous. Il s'efforça de ne pas prêter attention à l'anneau de vide sombre entourant la Terre, qui semblait tout à coup s'élargir de manière inquiétante. Après une trentaine de secondes de respiration régulière du plus profond de son être, comme le professeur de yoga de la NASA lui avait appris à le faire à Houston, il fixa intensément l'écouille, en visualisant son ouverture.

Il pressa le bouton une nouvelle fois, puis une autre. Rien.

Il baissa la main vers son HEXPANDO<sup>1</sup>. Cet outil hexagonal à embout télescopique avait été conçu par les ingénieurs de la NASA afin de pouvoir serrer ou desserrer des vis à six pans creux dans les endroits difficiles d'accès. Bref, ni plus ni moins qu'une clé Allen un peu surfaite.

Le manuel précisait explicitement que l'HEXPANDO n'était « pas destiné à appliquer un couple de torsion ».

Oh, et puis merde.

Farmer frappa sur l'écouille avec son outil. Impossible d'entendre le moindre son dans le vide spatial, mais ce coup résonnerait peut-être dans l'atmosphère artificielle de la station, de l'autre côté de la trappe.

Soudain, des parasites crachotèrent à l'oreille de Farmer et sa radio ressuscita.

– Vitaly, vous m'entendez ? Je commençais à m'inquiéter. Le système de communication est encore en carafe, et maintenant c'est le foutu logiciel de reconnaissance vocale du sas qui ne fonctionne plus. Vous pouvez dire à Gennady que je vais le renvoyer dans un lycée professionnel en Sibérie. Ses réparations d'hier ont juste servi à tout dérégler. Il faut que vous veniez m'ouvrir manuellement, de l'intérieur.

– Je ne peux pas. Cette décision ne m'appartient plus, répondit Vitaly d'une voix sombre.

– Pardon ? s'étrangla Farmer.

La diode rouge palpita de plus belle à la périphérie de son champ de vision, comme si Mars scintillait soudain par-dessus son épaule.

– Je ne suis plus autorisé à ouvrir le sas, annonça Vitaly.

– Comment ça, « plus autorisé » ? Appelez-moi Houston, nous allons clarifier cette histoire, répondit Farmer.

– Au revoir, mon ami. Je suis vraiment désolé. C'est les ordres, soupira Vitaly.

– Moi aussi, j'ai un ordre pour vous : ouvrez cette putain de trappe ! s'emporta Farmer.

Les parasites qui pulsèrent doucement furent le dernier son que Farmer entendit.

Après avoir tambouriné contre la trappe pendant cinq minutes, le colonel se détourna de la station pour contempler la Terre sous ses pieds. Il distinguait les contours du continent asiatique drapé dans un linceul blanc, le nuage de smog qui s'étirait de Pékin<sup>2</sup> en direction du sud, vers Shanghai.

Combien de temps lui restait-il ? Le clignotement affolé de la lumière rouge indiquait un rythme cardiaque trop haut. Il tenta de se calmer en calculant mentalement le rapport entre la vitesse de rotation de la Terre, celle de la station et la quantité d'oxygène qu'il lui restait. Cela suffirait-il jusqu'à ce que la côte Est des États-Unis soit en vue ? Son épouse et ses fils adultes étaient en vacances à Cape Cod, et il voulait les embrasser du regard une dernière fois.

## PARTIE I

« Vous pouvez mener une longue guerre,  
ou renforcer votre nation.  
Vous ne pouvez pas faire les deux. »

SUN TZU, *L'Art de la guerre*.



## 10 590 mètres sous le niveau de la mer, fosse des Mariannes, océan Pacifique

Parfois, l'histoire s'écrit dans l'ombre.

Tout en scrutant les ténèbres, Zhu Jin songea à ce que devait faire son épouse, à cet instant. Il ne la voyait pas mais savait que, dix kilomètres plus haut, Liu Fang était penchée sur son clavier, resserrant rituellement l'élastique de sa queue-de-cheval pour relâcher la tension. Il l'imagina en train d'éternuer violemment, sachant à quel point la fumée de cigarette des autres géologues l'importunait.

Les écrans de bord du *Dragon Aquatique*<sup>1</sup>, le véhicule sous-marin de grands fonds Jiaolong-3, étaient les seuls hublots que la science moderne pouvait offrir au géologue en chef de la mission. Un titre qui prenait tout son sens dans ces circonstances. Luo Wei, le représentant du Directoire chargé de les superviser, dirigeait officiellement cette mission. Mais au bout du compte, la responsabilité de son succès ou de son échec incomberait à Zhu.

Il était donc normal, songea-t-il, qu'il se retrouve seul aux commandes à cet instant crucial, à plusieurs kilomètres sous le *Xiang Yanghong 18*, le navire d'exploration en eaux profondes de l'Association chinoise du développement et de la recherche sur les ressources minérales océaniques, la COMRA<sup>2</sup>. Ce recoin-là de la fosse des Mariannes n'appartenait qu'à lui.

Zhu guidait le sous-marin en inclinant avec délicatesse, d'un côté puis de l'autre, les gants connectés légèrement fluorescents qu'il portait. Il évoluait trop près des parois de la fosse pour

envisager d'enclencher le pilote automatique. Il vida ses poumons pour s'éclaircir l'esprit. La pression était si forte, menaçant à tout moment de broyer son véhicule et leur rêve à tous.

Il ajusta son casque d'un petit coup d'épaule. Là, comme il l'avait prévu. Clignant des yeux, il se pencha en avant, comme si le fait de se rapprocher de l'écran vidéo faiblement éclairé et de l'obscurité écrasante qui enveloppait la coque du sous-marin allait rendre ce moment encore plus réel.

Cette plongée était la dernière ; il n'y avait pas le choix.

Un geste des deux mains et l'engin s'écarta de la paroi avant de s'immobiliser, en suspension. Zhu éteignit les projecteurs extérieurs. Puis l'éclairage rouge de la cabine. Il savoura le vide.

L'heure était venue. C'était l'aboutissement de plusieurs décennies de recherches et d'investissement. Aucune autre nation n'avait même essayé de sonder les profondeurs de l'océan comme Zhu et ses camarades l'avaient fait, raison pour laquelle quatre-vingt-seize pour cent du plancher océanique étaient encore inexplorés et inexploités. Il faut dire que, une fois que le submersible avait été développé par l'université de Tianjin<sup>3</sup>, l'entraînement en vue de ces plongées en eaux profondes avait à lui seul demandé quatre années. En comparaison, les cinq jours d'exploration menés au cours de cette mission n'étaient pas grand-chose.

Cette descente, avec Zhu aux manettes, était leur dernière chance pour cette fois-ci. Très bientôt, l'équipe le savait, les Américains allaient leur rendre une visite « amicale », à moins qu'ils n'envoient les Australiens le faire pour eux. Les Chinois se trouvaient trop près de la grande base américaine de Guam ; c'était même un miracle que personne ne soit encore venu voir ce qu'ils fabriquaient. Quoi qu'il en soit, le temps était compté pour le navire de la COMRA et, Zhu en avait bien peur, son équipage.

Il imagina le lieutenant-commandant Luo Wei penché par-dessus l'épaule de son épouse, de plus en plus impatient, grillant cigarette sur cigarette en la faisant tousser avec toute cette fumée. Zhu pouvait presque sentir les regards inquisiteurs de l'équipage braqués sur le visage de sa femme, avec la même intensité que



lorsqu'ils fixaient leurs écrans. Tous pensaient certainement, sans l'exprimer à voix haute : *Comment a-t-il pu échouer et nous laisser tomber, alors qu'il connaissait les conséquences que cela aurait pour nous tous ?*

Zhu n'avait pas échoué.

C'était juste le moment de la découverte qui n'avait rien de spectaculaire. Un écran situé tout près de sa main droite afficha un bref message en bleu puis bascula en mode Carte. Plusieurs éléments avaient semblé indiquer la présence d'un gisement de gaz à cet endroit mais, en voyant défiler le flot de données, il comprit pourquoi son instinct l'avait mené là. Il fit avancer le sous-marin d'un léger basculement des mains, organisant déjà le déploiement des véhicules sous-marins autonomes à usage unique transportés par l'engin, qui permettraient à l'équipe de cartographe l'ensemble de cette trouvaille. Chacun de ces véhicules était en fait une minitorpille dont l'explosion sonique fournirait aux capteurs d'imagerie acoustique du Jiaolong-3 une connaissance plus profonde des richesses tapies au fond de l'océan. Les ondes soniques permettaient en effet à l'ordinateur de « voir » l'intégralité du gisement enfoui à plusieurs kilomètres sous la croûte terrestre. La technologie de ces torpilles miniatures provenait des derniers systèmes de chasse aux sous-marins de l'US Navy ; le logiciel de cartographie des ressources trouvait son origine dans les recherches menées par un doctorant de l'université de Boston dans le cadre de sa thèse. Ces gens ne sauraient jamais qu'ils avaient participé à écrire l'histoire.

Au bout de trente-cinq minutes, la cartographie était terminée.

Zhu se dit qu'il avait passé suffisamment de temps dans le noir. Il avait un jour confié à Liu que le pire c'était l'espace intermédiaire entre profondeurs et surface. Mourir là, piégé dans le vide entre la lumière du jour et les merveilles de l'abysse, aurait été son enfer. Mais cette fois, il y trouva sa joie : l'impatience qu'il avait à partager la nouvelle remplissait ce vide.

Lorsqu'il ouvrit l'écouille du sous-marin, tout l'équipage l'observait, penché par-dessus le bastingage, sur tribord. Même le

cuisinier, avec ses cicatrices aux avant-bras et sa main gauche privée d'index, était monté regarder, bouche bée, le Jiaolong-3 dodeliner à la surface.

Ébloui par le soleil éclatant du Pacifique, Zhu plissa les yeux en s'efforçant de garder une expression neutre. Il chercha Liu parmi la foule amassée derrière la rambarde. Planté légèrement en retrait, le lieutenant-commandant Luo le dévisageait, la mine acerbe, une interrogation muette au fond des yeux. Zhu échangea un regard avec son épouse et, incapable de garder plus longtemps sa découverte pour lui, il se fendit d'un sourire. Elle cria, chose inhabituelle chez elle, en sautant les bras au ciel.

Le reste de l'équipage se tourna pour la regarder, puis se mit à acclamer Zhu. Un peu en contrebas, une brise légère souleva le drapeau du Directoire accroché au-dessus de la poupe ; la bannière jaune saupoudrée d'étoiles rouges s'agita doucement. Aux yeux de Zhu, c'était la perfection même, adaptée à l'instant. Lorsqu'il se tourna de nouveau vers la rambarde, il vit que le lieutenant-commandant Luo avait disparu, déjà redescendu annoncer à Hainan les résultats de la mission.

## **Dans un Boeing P-8 de l'US Navy, au-dessus de la fosse des Mariannes, océan Pacifique**

Même depuis leur altitude de croisière de huit mille pieds, ils voyaient que les gens rassemblés sur le pont étaient en train de fêter quelque chose.

– Peut-être que le capitaine a annoncé une fête au bord de la piscine, suggéra le commandant Bill Darling, alias « Sweetie », dans la radio de bord.

Darling et ses hommes d'équipage rentraient d'un vol destiné à tester les récentes améliorations apportées aux réacteurs du P-8 Poseidon<sup>4</sup>. Cet avion était conçu pour la chasse aux navires de combat, mais il n'y en avait aucun dans leur zone, alors ils s'enuyaient. Le navire de recherche battant pavillon du Directoire

offrait un peu de distraction – autant, du moins, qu'on pouvait en trouver dans ce recoin du Pacifique.

Le copilote, Dave Treehorn, surnommé « Fang », transmet en temps réel les images du *Xiang Yangbong 18* prises par les capteurs optroniques du P-8. Le cockpit du Poseidon, un Boeing 737 modifié selon le cahier des charges de l'US Navy pour en faire un appareil de lutte anti-sous-marine, était considéré comme spacieux pour un avion de l'armée. Mais les pilotes militaires sont avides d'informations, et Darling faisait régulièrement défiler les données des différents capteurs sur les écrans de son cockpit pour assouvir ce besoin.

– On descend regarder ça de plus près ? interrogea Treehorn.

– Ce ne serait pas juste qu'ils soient les seuls à s'amuser aujourd'hui, répondit Darling. Si c'est une fête, on aurait dû être invités. N'oubliez pas de zoomer pour prendre des clichés de ce sous-marin ; histoire de donner un peu de boulot à nos copains du renseignement.

– D'après le registre, il s'agit d'une expédition scientifique, annonça Treehorn.

Le P-8 descendit sans à-coup jusqu'à cinq cents pieds, et Darling décrivit une courbe serrée laissant le navire sur tribord. Un avion si gros, si rapide et rugissant si bas au-dessus de vous avait de quoi déconcerter n'importe quel spectateur. L'équipage du *Xiang Yangbong 18* était averti, maintenant.

– X-Ray Yankee 18, ici Papa-8 de l'US Navy, voulons savoir si vous avez besoin d'aide, annonça Darling. Nous avons remarqué que vous étiez à l'arrêt juste au-dessus d'un trou plutôt profond dans l'océan, pas vraiment l'endroit idéal pour plonger au tuba.

Treehorn éclata de rire, bientôt imité par les autres membres de l'équipage du P-8, qui écoutaient la conversation sur la radio de bord.

Darling ramena l'appareil à mille pieds.

– C'est mieux ; maintenant, peut-être qu'ils pourront entendre leur radio, fit remarquer Treehorn.

– Ouais, mais au moins j'ai attiré leur attention, répliqua Darling.

– Ça, c'est sûr. Regardez sur votre écran : ils sont en train de remonter leur sous-marin en essayant dans le même temps de le recouvrir d'une bâche, dit Treehorn. Un gars vient de tomber par-dessus bord.

Alors une voix résonna dans la radio. Darling reconnut aussitôt le ton autoritaire d'un confrère militaire.

– P-8 de l'US Navy, ici Zhu Jin, responsable scientifique d'une expédition officielle de l'Association chinoise du développement et de la recherche sur les ressources minérales océaniques. Nous nous trouvons dans les eaux internationales et relevons des règlements applicables aux opérations à fins scientifiques. Vous me recevez ?

– Nous vous recevons, XY 18, répondit Darling. Je ne voudrais pas m'aventurer dans les subtilités légales, mais ces eaux sont protégées dans le cadre d'une zone économique exclusive dépendant des États-Unis<sup>5</sup>, conformément au décret de création du Monument national marin de la fosse des Mariannes<sup>6</sup>. Restez en stand-by. Nous allons dépêcher sur zone un navire de la garde côtière des États-Unis pour nous assurer que vous ne pratiquez pas la pêche illégale.

– Négatif. Il s'agit d'une mission scientifique. Nous n'avons besoin d'aucune autorisation. Toute interférence supplémentaire avec cette mission pacifique sera considérée comme un acte hostile par le gouvernement du Directoire, rétorqua la voix. Bien reçu ?

– Eh bien, ça a dégénéré très vite, commenta Treehorn, en s'adressant à son pilote.

– Les préliminaires, c'est pour les nazes, s'amusa Darling.

– On va vraiment prévenir les gardes-côtes ? interrogea Treehorn.

– Nan, répondit Darling. Je peux vous garantir qu'ils ne sont pas en train de pêcher, mais ça ne vaut pas la peine de déclencher une guerre pour ça.

Puis dans la radio, il ajouta :

– Bien reçu, XY 18. Papa-8 est sur le départ. Vous avez un homme à la mer, n'oubliez pas.

Darling remonta à trois mille pieds et baissa la puissance des réacteurs, propulsant le P-8 dans un moment de quasi-apesanteur. Puis le capitaine fit demi-tour et pointa le nez de l'appareil vers le bas, droit sur la proue du navire chinois. Il diminua encore les gaz de ses deux réacteurs, de telle sorte que la descente en piqué de ce jet de presque quatre-vingt-dix tonnes se fit quasiment en silence.

– Nous n'en avons pas encore terminé, annonça Darling. Je vais passer en rase-mottes et une fois qu'ils auront la tête baissée, on balancera un Remora<sup>7</sup> deux mille mètres derrière la poupe.

– Compris, Sir, répondit l'homme d'équipage en charge des armes. Paré.

### *Xiang Yanghong 18,* fosse des Mariannes, océan Pacifique

Le lieutenant-commandant Luo rendit le combiné de la radio au capitaine.

– Tout ça prend trop de temps, s'impatienta Luo. Il faut qu'on soit partis d'ici avant que leurs gardes-côtes rappellent. Docteur Zhu, vous avez tout ce dont votre équipe a besoin ?

– Oui, nous pourrions faire d'autres sondages, mais cela...

Un grondement ébranla le navire. Zhu se précipita sur le pont, les mains plaquées sur ses oreilles. Il aperçut un éclair gris quand le P-8 passa au-dessus d'eux sur tribord, moteurs à plein régime, à moins de trente mètres du bateau.

Luo ne put s'empêcher d'admirer la manœuvre. Agressive, mais audacieuse. Le scientifique, lui, eut soudain envie de vomir.

Tandis que le vacarme des réacteurs s'estompait, l'un des membres d'équipage s'écria :

– Un objet dans l'eau, une torpille derrière nous !

– Du calme, répliqua Luo, mains calées sur ses hanches. Si c'était une torpille, nous serions déjà morts. Il s'agit juste d'une

bouée acoustique, peut-être un Remora, l'un de leurs drones sous-marins.

– Ils savent ? s'inquiéta Zhu.

– Non, il n'y a rien à voir ici, à la surface. Ce qui nous intéresse se trouve beaucoup plus bas, déclara Luo, visiblement déconcerté, en suivant du regard le drone qui, à présent, les suivait à la trace.

Il se tourna de nouveau vers le géologue.

– Oh, j'oubliais... Zhu, les dirigeants sont prévenus de votre succès. Profitez de ce moment avec votre épouse. Et assurez-vous que le sous-marin est en sécurité.

C'étaient les premières paroles affables qu'il avait jamais adressées à Zhu.

## **Flotte de réserve de l'US Navy, baie de Suisun, Californie**

Le soleil qui se levait sur l'East Bay parait la brume d'un éclat de lanterne chinoise.

– T'as pas dormi de la nuit ou quoi, Torres ? demanda Mike Simmons.

Le contractuel employé par l'US Navy scrutait patiemment l'eau, par-delà la coque en aluminium cabossée de la barque, comme s'il voyait à travers le gamin de dix-neuf ans qui l'accompagnait. Son poing enveloppait la poignée de gaz du hors-bord, qu'il tenait avec une délicatesse étonnante pour un homme aux paumes si calleuses et aux jointures si massives, rêches comme des bernacles. Il était assis, un genou relevé juste sous le menton, l'autre jambe nonchalamment étirée vers la proue, à son aise mais prêt à jeter le gamin d'un coup de pied par-dessus bord, à tout moment.

– Non, mais j'ai compensé, répondit le matelot Gabriel Torres. J'ai pris un stimulant avant de venir.

Mike but une gorgée de son gobelet de marin en fer bosselé. Son index droit était déformé à force de trimballer partout son café dix-huit heures par jour depuis des décennies. Il déplaça

légèrement le poids de son corps et la barque gîta encore un peu plus sur tribord, forçant Torres à se tenir à son siège, à l'avant de l'embarcation. Le premier maître à la retraite pesait trente-cinq bons kilos de plus que Torres, différence tout aussi notable à leurs voix qu'à l'espace que chacun occupait à bord de cette barque.

– Y a pas mal de monde qui revient chiller au Cow Palace, maintenant, expliqua Torres. Bouffe brésilienne. Soirée rétro – Carnaval de Rio dans les années 2000.

– Tu sais, je suis allé une fois à Rio dans le temps, répondit Mike. Mais pas pour le carnaval. Incroyable. Des filles canon à plus savoir où donner de la tête... Je sais toujours pas comment j'ai fait pour que mes gars remontent sur le bateau.

– Mmmm, grommela Torres.

Il hocha la tête avec une politesse un peu absente, focalisé sur les verres de ses Viz Glass<sup>8</sup>, ses lunettes à réalité augmentée dernière génération. Tous ces gosses étaient les mêmes une fois qu'ils enfilait ces foutus machins, songea Mike. S'ils loupaient un truc important, ils savaient qu'ils pouvaient se le repasser. Ils pouvaient revoir tout ce que vous leur aviez dit depuis le début, mais ils étaient incapables de se souvenir de quoi que ce soit.

Les lunettes Samsung à montures dorées que portait Torres ne faisaient assurément pas partie de l'équipement réglementaire de l'US Navy. Mike entrevit fugacement le logo des Athletics de Palo Alto, inversé, sur le verre. Torres était donc en train de regarder un enregistrement du match de la veille entre Palo Alto et les New York Yankees. Sous la fenêtre du match, une vidéo automatique avec bandeau d'information en continu faisait le point sur les derniers incidents frontaliers entre l'armée russe et l'armée chinoise, en Sibérie.

– C'était un match à sens unique, Parsons au lancer a failli réussir une partie sans aucun coup sûr accordé, mais c'est tombé à l'eau à la fin de la huitième manche, commenta Mike. Dommage pour les Athletics.

Dégoûté, Torres ôta ses lunettes et fusilla du regard Mike, dont les yeux continuaient de scruter l'acier de la mer.

Le jeune matelot comprit qu'il valait mieux se taire. S'en prendre verbalement à un contractuel le conduirait tout droit vers un nouveau rapport. Et surtout, quelque chose dans l'attitude de ce vieil homme laissait clairement entendre que, bien que retraité, il se serait fait un plaisir de le balancer par-dessus bord, sans même renverser une goutte de son café.

– Tu es de service, matelot. Je suis peut-être un civil, maintenant, et je fais pas partie de ta hiérarchie..., reprit Mike. Mais tu bosses pour la marine des États-Unis. Disparaître derrière ces foutus lunettes, c'est un manque de respect pour l'US Navy.

– Oui, Sir, grommela Torres.

– « Chef », rectifia Mike. « Sir » est réservé aux officiers. Moi, je bosse pour gagner ma croûte.

Cette vieille blague militaire lui tira un sourire, et il gratifia Torres d'un clin d'œil pour lui faire comprendre que, de son côté, l'affaire était classée. Ça, c'était tout lui : ce charme malicieux qui l'avait mené si loin et qui, en même temps, l'avait empêché d'avancer. Si Torres n'avait pas été à bord, le premier maître aurait traversé la baie peinard, à sept nœuds, en faisant un détour, si la marée le permettait, par le yacht-club de Saint-Francis. Il se serait assis au bar et aurait partagé de vieilles histoires de mer. Au bout d'un moment, l'une des femmes divorcées qui traînaient là-bas lui aurait fait porter un verre, lui aurait peut-être fait remarquer qu'il ressemblait beaucoup à ce vieil acteur hollywoodien, celui qui avait adopté tous ces enfants du monde entier. Alors, Mike aurait décoché sa vieille réplique comme quoi lui aussi avait des enfants dans le monde entier, sauf qu'il ne les connaissait pas, et le tour serait joué.

Le soleil levant commençait à dévoiler les contours des navires de guerre mouillés autour d'eux. Les cris d'un vol de goélands au-dessus de leurs têtes faisaient paraître encore plus inertes ces bâtiments rouillés et silencieux.

– Avant, y avait un tas de ruines dans la Flotte Fantôme<sup>9</sup>, commenta Mike, tandis qu'ils se faufilaient entre un vieux pétrolier ravitailleur des années 1980 et un croiseur Aegis<sup>10</sup> désarmé après



la première crise de la dette. Mais pas mal de navires ici ont été mis au rencart avant l'heure.

– Je comprends même pas ce qu'on fait là, patron, marmonna Torres. Ces vieux rafiots, c'est fini pour eux. Ils ont pas besoin de nous. Et on a pas besoin d'eux.

– C'est là que tu te trompes, répliqua Mike. Ça pourrait donner l'impression qu'on met du rouge à lèvres sur des vieilles putes logées à la maison de retraite, mais ce que tu as devant toi, c'est l'assurance-vie de l'US Navy, même s'il ne reste plus grand-chose, maintenant. Tu sais, ils gardaient genre cinq cents bateaux dans la Flotte Fantôme à l'époque de la guerre froide, au cas où.

– Corps flottant sur bâbord, l'avertit Torres.

– Merci, répondit Mike – et il contourna un bidon en plastique bleu délavé qui sautillait à la surface. Et voici notre nouvel arrivage, le *Zumwalt*, annonça-t-il en pointant du doigt le navire mouillé juste après dans la file. Il n'avait déjà pas sa place dans la flotte quand ils ont gaspillé une bouteille de champagne contre cette proue affreuse, et il n'a toujours pas sa place ici. Ce bateau n'a aucune histoire, aucune crédibilité. Ils auraient dû le couler pour en faire un récif, mais cette fausse merde en composite aurait tué tous les poissons.

– C'est quoi le délire, avec cette proue ? interrogea Torres. Elle est dans le mauvais sens.

– Le terme technique, c'est *étrave inversée*, expliqua Mike. Tu vois comme l'arête de la coque est inclinée vers le centre du bateau, comme une lame de cutter ? Voilà ce qui arrive quand on essaie d'anticiper l'avenir alors qu'on est encore coincé deux pas derrière le présent. Ils appelaient ça la classe DD(X)<sup>11</sup>, comme si le X allait la rendre exceptionnelle. La Navy était censée construire<sup>12</sup> une nouvelle flotte de navires de combat furtifs du XXI<sup>e</sup> siècle, avec canons électriques et tout le tintouin. Le plan, c'était d'en fabriquer trente-deux. Mais au final, ce bateau coûtait une blinde, les canons laser qui devaient l'équiper ne marchaient pas, si bien que la Navy n'en a acheté que trois. Et quand il y a eu des coupes

budgetaires, après la crise de Dhahran, les amiraux ont été bien contents de remiser leurs Zumvalt ici, dans la Flotte Fantôme.

– Que sont devenus les deux autres ? interrogea Torres.

– Terminer sa vie ici n'est pas le pire sort pour un navire, répondit Mike, en repensant aux deux sister-ships qu'on avait revendus au poids de la ferraille durant la dernière crise.

– On va faire quoi, une fois qu'on sera sur cette épave ? demanda Torres.

– Ce bâtiment, corrigea Mike. Pas cette épave.

– C'est plus vraiment un bâtiment, patron.

– Bon sang, Torres, appelle ça une barque ou un aviron si tu veux, mais t'avises jamais de dire *épave*. Même s'il est officiellement désarmé.

– Eh bien, ce... bâtiment, si vous y tenez, on dirait un LCS, répondit Torres.

Même si l'acronyme officiel de ce type de navire était désormais FF pour frégate, tout le monde dans l'US Navy utilisait encore l'ancienne appellation, *Littoral Combat Ship* – « navire de combat littoral » – ou LCS.

– C'est là-dessus que j'aimerais naviguer.

– Sur un LCS, hein ? Tu rêves de croiser au large de Bali sur ta petite frégate de rien du tout, avec cinquante nœuds de vent dans les cheveux, et de jeter des pétards sur des pirates de la mer ? ironisa Mike. Prépare l'aussière.

– J'ai entendu que votre fils avait embarqué sur un LCS, pas vrai ? Ça lui plaît ?

– Je sais pas, répliqua Mike. Je suis pas en contact avec lui.

– Désolé, chef.

– Tu sais, Torres, t'as vraiment dû faire chier quelqu'un pour te retrouver coincé avec moi, à t'occuper de la Flotte Fantôme.

Le vieux changeait clairement de sujet.

Torres se pencha par-dessus bord pour empêcher la barque de percuter par l'arrière une petite barge. Sans même regarder, il ficela un nœud de chaise qui força le vieux premier maître à contenir un sourire.

– Joli nœud, apprécia Mike. Tu t’es exercé à le faire comme je t’avais dit ?

– Pas besoin, répondit Torres en tapotant ses lunettes. Y a qu’à me montrer une fois, et c’est enregistré.

## USS *Coronado*, détroit de Malacca

Chacun des sièges en cuir bleu marine du carré des officiers de l’USS *Coronado* était équipé d’une combinaison sensorielle digne d’un cinéma, de chargeurs de Viz Glass, d’un soutien lombaire et de coussins à mémoire de forme qui semblaient presque trop confortables pour l’armée – jusqu’à ce que les briefings arrivent au bout de leur deuxième heure.

Le speech en cours s’acheva et la femme officier en charge du détachement de trois hélicoptères MQ-8 Fire Scout pilotés à distance embarqués à bord du navire remercia l’assistance avant de regagner son siège. Les rares bavardages s’interrompirent brusquement quand le XO, le directeur général du navire, se leva pour les briefier sur les derniers renseignements tactiques et opérationnels.

Quand le XO, commandant en second du bord, se dressait devant vous, on se sentait un peu comme à l’école primaire face au prof de sport. L’US Navy du XXI<sup>e</sup> siècle était censée s’appuyer essentiellement sur des cerveaux brillants. Mais la carrure comptait encore, et le commandant James Simmons, dit « Jamie », le XO en question, n’en manquait pas. Ce gaillard d’un mètre quatre-vingt-treize avait gardé le physique du membre de l’équipe d’aviron de l’université de Washington, catégorie poids lourds, qu’il avait jadis été, dégageant une prestance qui se faisait rare désormais parmi les rangs des officiers, de plus en plus technocratiques.

– Bonjour. Ce matin, nous procéderons à ma manière, annonça Simmons. Pas de Viz Glass.

L’équipage renâcla à la perspective de devoir supporter tout un briefing sans pouvoir faire du multitâches, ni enregistrer la réunion.

Une jeune lieutenant assise au fond de la salle toussa dans son poing.

– À l’ancienne...

Le capitaine du *Coronado*, le commandant Tom Riley, était assis sur le côté et tenait à la main un mug de café fumant en céramique et maille de titane, où s’affichait le logo de l’entreprise qui avait conçu ce navire. Riley ne put s’empêcher de sourire devant l’impertinence du commentaire.

L’écran de présentation chargea la première image et la projeta en 3D dans la salle : un homme couvert de tatouages chevauchant un Jet-Ski électrique noir mat, qui mitraillait d’une main, au fusil d’assaut, la passerelle d’un porte-conteneurs. Simmons tenait cette technique d’un vieil amiral venu donner des cours au Naval War College : au lieu de l’interminable diaporama habituel, avec animations immersives, il n’accompagnait chacun des points de son briefing que d’une seule et unique image.

– Maintenant que j’ai toute votre attention..., poursuivit Simmons en enchaînant sur une carte montrant leur position à l’entrée du détroit de Malacca.

Une série de petits points rouges palpitaient sur la carte, marquant les endroits où une attaque de pirates<sup>13</sup> avait eu lieu au cours de l’année écoulée.

– Plus de la moitié du trafic maritime mondial<sup>14</sup> passe par ce canal, ce qui fait de ces points rouges un problème planétaire.

Ce passage d’un peu moins de mille kilomètres entre l’ancienne république d’Indonésie et la Malaisie faisait seulement trois kilomètres en son point le plus étroit, séparant à peine le régime autoritaire malaisien du chaos dans lequel l’Indonésie avait sombré après la deuxième guerre du Timor. Les pirates n’étaient plus qu’un lointain souvenir dans la majeure partie du monde, mais ces points rouges montraient bien la jungle qu’était devenue cette région du Pacifique. Les assaillants utilisaient de petites embarcations et des drones de fortune pour s’emparer de tout ce qu’ils pouvaient et le revendre, l’argent récolté servant essentiellement à financer les centaines de milices réparties dans tout l’archipel.

Aucun de ces gangs ne s'encombraient plus d'otages depuis que les forces spéciales chinoises<sup>15</sup>, sur ordre d'un régime dont l'activité maritime était particulièrement exposée, avaient liquidé tous les habitants de trois îles en une seule nuit. Mais cela n'avait pas mis fin aux attaques. Il restait encore six mille îles habitées. Simplement, quand ils s'emparaient d'un navire, les pirates exécutaient désormais tout le monde.

– Le *Coronado* va se concentrer là-dessus ces trois prochains jours, annonça Simmons. Il s'agit d'une simple patrouille de présence. Mais elle s'intègre dans un cadre plus large dont le capitaine m'a chargé de vous informer : nous allons rejoindre la force d'escorte du Directoire à 18 heures, ce qui fera de cette mission un véritable convoi international.

Puis le XO changea d'image, quittant la position du *Coronado* pour faire un zoom arrière et afficher le paysage stratégique d'ensemble du Pacifique.

– Ce qui nous amène au point le plus crucial de ce matin. Cela prendra un peu de temps. Mais il y a un bonus : si vous ne vous endormez pas en m'écoutant, je ferai en sorte que vos crédits d'études PACE soient doublés.

Ces mots arrachèrent quelques sourires à l'assistance ; le programme PACE, qui permettait aux marins militaires d'accumuler rapidement des crédits d'études universitaires financés par l'US Navy, était populaire parmi les jeunes membres d'équipage.

– Nous franchissons un cap considérable avec cette mission internationale. Il s'agit du premier engagement conjoint avec les forces navales du Directoire depuis que Washington a proféré ses menaces d'embargo, déclara-t-il. Ce qui signifie que nos amis de Hainan prennent la chose très au sérieux. Comme vous pouvez le voir sur cet écran, le Directoire déploiera l'un de ses nouveaux pétroliers, alors qu'il n'y avait pas vraiment besoin d'un tel ravitaillement. Ils veulent juste nous montrer que, en plus de posséder l'économie la plus puissante de la planète, ils ne lésinent pas sur les moyens pour doter leurs forces navales d'un rayon d'action qui leur permettra bientôt d'intervenir n'importe où dans le monde.

« Pour bien comprendre en quoi posséder dans sa flotte ce genre de pétrolier ravitailleur est si important, il faut revenir un petit peu en arrière. À Dhahran, plus précisément, il y a trois ans de cela. Quand la bombe nucléaire – enfin, techniquement parlant, la bombe sale radiologique – a explosé, tout le château de cartes saoudien s’est effondré d’un coup. Entre Dhahran qui irradie et les conflits autour de la succession de la famille Al Saoud, l’économie de la planète est encore sonnée par le fait que la plaque tournante de l’industrie pétrolière mondiale se soit ainsi retrouvée hors service, expliqua le commandant en second.

Son image suivante était un graphique montrant la montée en flèche des prix de l’énergie.

– Le pétrole commence enfin à redescendre du pic à deux cent quatre-vingt-dix dollars le baril atteint juste après l’attentat, mais vous préférez ne pas savoir ce que cette petite croisière coûte aux contribuables. Je peux juste vous dire que vous avez intérêt à vous amuser et à profiter de tout ce soleil, parce que vos petits-enfants devront encore payer la note.

– Ils paieront en ramens, intervint le jeune lieutenant Gupal, l’un des derniers officiers nommés à bord.

*Ramen* était le mot d’argot désignant le renminbi ou RMN, la devise chinoise<sup>16</sup> qui, tout comme l’euro, était devenue la nouvelle monnaie de réserve mondiale au côté du dollar, à la suite de l’effondrement du cours de la devise américaine dans la foulée de la crise de Dhahran.

– Au moins, nous pouvons naviguer en brûlant notre propre pétrole maintenant<sup>17</sup>, fit remarquer le capitaine Riley. Quand je me suis engagé dans la Navy, à l’âge de pierre, le pétrole du Moyen-Orient monopolisait le marché.

– Je suis assez d’accord, acquiesça Simmons. Et l’extraction du gaz de schiste revient encore plus fort qu’avant le moratoire signé à la suite du tremblement de terre de New York. Depuis Dhahran, les gens ne se soucient plus autant de la pollution des nappes phréatiques.

Une carte des réserves énergétiques mondiales s'afficha sur l'écran. Simmons s'approcha de l'équipage et poursuivit :

– Le capitaine a mis le doigt sur le changement-clé qui doit retenir toute notre attention. La ruée vers les nouvelles ressources, qui accentue les tensions régionales<sup>18</sup> ici, là et là, provoque toute une série de conflits frontaliers aux quatre coins de la planète. Le fait que les gisements pétroliers en mer de Chine méridionale n'aient pas tenu leurs promesses a exacerbé la pression sur le Directoire. La chasse est en cours, ajouta Simmons. Les pétroliers ravitailleurs sont un moyen pour le Directoire de nous faire comprendre que leur intérêt dans ce domaine s'étend désormais à l'échelle de toute la planète.

Une capture d'écran montrant une mine couronnée d'un panache de fumée en Afrique du Sud vint remplacer la carte.

– Ça, c'est la mine de Spiker, près de la frontière entre l'Afrique du Sud et le Mozambique. Vous vous souvenez ? Toutes ces tendances sont liées. Même le nouvel élan en faveur des énergies alternatives a causé davantage de conflits que de coopération. Les technologies comme le solaire et les batteries à décharge profonde dépendent de matériaux à base de terres rares<sup>19</sup>, *rare*s étant ici le mot-clé.

L'image céda la place à la photo emblématique du char vert de l'Armée de libération du peuple chinois fonçant dans le camion antiémeute du ministère de la Sécurité publique, tandis que la foule massée sur la place du Peuple de Shanghai acclamait les soldats.

– Ce que je vais vous expliquer est très important, alors j'ai besoin de toute votre attention, reprit Simmons. Vous connaissez tous l'histoire du Directoire. Quand l'économie mondiale s'est effondrée après l'attentat de Dhahran, l'ancien Parti communiste chinois n'a pas réussi à maintenir le statu quo. La grande erreur de ses dirigeants<sup>20</sup> a été de faire appel à l'armée pour mater le soulèvement des ouvriers des villes, en pensant que les troupes allaient faire le sale boulot à leur place, comme en 1989<sup>21</sup>. Ils n'avaient pas pris en compte le fait que les nouvelles élites du

monde des affaires et de l'armée, désormais plus professionnelles, voyaient le problème d'un point de vue différent du leur. Il s'est avéré que la nouvelle garde considérait le népotisme et la corruption de ces « petits princes » qui venaient d'hériter de leur pouvoir comme une plus grande menace pour la stabilité de la Chine que ne l'étaient les émeutiers. Ils les ont flanqués à la porte et maintenant, à la place, vous avez un régime de directoire qui est plus populaire et plus compétent que celui d'avant, et technocratique à l'extrême. Les magnats des affaires et les militaires se sont réparti le pouvoir et les rôles. Capitalisme et nationalisme marchent main dans la main, loin des vieilles contradictions qui les opposaient à l'époque du communisme.

L'image bascula sur l'un des porte-avions flambant neufs du Directoire amarré le long d'un quai, avec les gratte-ciel de Shanghai en arrière-plan.

– Pour faire court, le Directoire a transformé la Chine. À partir de ce régime rongé par la corruption et au bord de la guerre civile, ils ont façonné un pays verrouillé où tout le monde tire dans la même direction, les plus grands businessmen de la nation et l'armée marchant d'un même pas.

« Mais pour évaluer complètement une situation, comme on vous l'apprend à l'école, il ne faut pas seulement regarder ce qui se passe autour ; il faut également savoir qui vous êtes et quelle est votre place dans l'histoire.

Un visuel avec deux cartes du monde apparut, la première représentant les routes commerciales et les colonies britanniques<sup>22</sup> vers 1914 ; la deuxième, la répartition actuelle des forces américaines et de leurs bases, quelque huit cents points éparpillés aux quatre coins du globe.

– Certains disent que nous menons – ou plutôt que nous ne menons pas – une guerre froide<sup>23</sup> à l'encontre du Directoire, comme nous l'avons fait avec la Russie il y a plus d'un demi-siècle. Mais ce n'est peut-être pas de ce cas-là qu'il nous faut retenir les leçons. Il y a un siècle environ, l'empire britannique s'est retrouvé confronté à un problème assez similaire à celui qui



se pose à nous aujourd'hui : comment faire régner l'ordre dans votre empire quand la place de votre économie dans le monde ne cesse de reculer et que votre population n'est plus très motivée pour remplir les mêmes engagements qu'autrefois ?

Un montage de plusieurs porte-avions de l'US Navy à quai défila, avant de se figer sur le dernier cliché : l'image d'un CVN-80<sup>24</sup>, le tout nouveau USS *Enterprise*, encore en cours de construction.

– Et, bien sûr, dans ces cas-là, vous ne pouvez plus continuer à faire les choses comme avant, mais à l'économie. Prenons les navires capitaux, conformément à la manière dont les marines nationales à l'époque, et encore aujourd'hui, ont toujours mesuré leurs forces respectives. La construction des porte-avions de la classe Ford prenant un temps infini<sup>25</sup>, même si l'US Navy dispose de neuf CVN, nos porte-avions à propulsion nucléaire, cela signifie qu'actuellement nous n'en avons que quatre en service pour couvrir toute la planète. Or, étant donné le coût du maintien de nos troupes en Afghanistan, au Yémen et maintenant au Kenya, eh bien, nous avons dû nous habituer à faire sans eux.

– De toute manière, je préfère naviguer sur ce bâtiment que sur un porte-avions, déclara Gupal. C'est juste une plus grosse cible pour le prochain Stonefish qui traîne...

– Surveillez votre langue, lieutenant, ou vous ne tiendrez même pas jusqu'au bout de votre première mission à bord de ce navire, cingla Riley, poignardant l'air de son cigare électronique en titane.

– Oui, oui, capitaine, répondit Gupal, l'air penaud.

En tant que commandant en second, Simmons était censé jouer le méchant flic et le capitaine Riley, le gentil, ce qui rendait d'autant plus drôle aux yeux de l'équipage cette inversion des rôles.

– Blague à part, lieutenant, c'est justement là où je voulais en venir, continua Simmons. Vous avez raison de dire que le DF-21E<sup>26</sup>, le missile antibalistique Stonefish, ne nous est pas vraiment destiné. Mais je voudrais que vous réfléchissiez aux différentes tendances, au pourquoi, puis à l'étape d'après. Donc, ce fameux Stonefish, qu'offre-t-il aux Chinois ?

– Eh bien, Sir, c'est comme un boxeur qui aurait plus d'alonge. Ça leur donne la capacité de frapper les immenses ponts de nos porte-avions de très loin, avant que la Chine ne soit à notre portée, répondit Gupal.

– Correct : ça leur offre une liberté d'action, acquiesça Simmons. Donc, si vous êtes le Directoire, que faites-vous de cette liberté ? Et pourquoi ? Et même : quand ? Ce sont ces questions-là que je vous demande de vous poser. Le monde tel qu'il vous apparaît aujourd'hui ne sera pas forcément celui de demain. Aujourd'hui, ce sont les pirates. Et après, ce sera quoi<sup>27</sup> ?

Le capitaine Riley vint rejoindre Simmons. Il souriait, mais son langage corporel laissait clairement entendre qu'il n'était pas totalement satisfait de ce briefing.

– Merci, XO. La clé, messieurs, c'est de pouvoir évaluer ces menaces. Les dangers existent, mais n'allons pas nous faire une montagne de ces gars-là. Et s'il faut monter sur le ring avec eux, eh bien sachez que l'US Navy consacre littéralement des milliards au concept Air-Sea Battle pour lutter contre la menace du Stonefish et d'autres encore. En tout cas, vu ce qui est en train de se passer à la frontière sibérienne, notre XO ferait sans doute mieux de briefer le prochain bâtiment russe que nous croiserons, plutôt que vous. Si quelqu'un doit entrer en guerre contre le Directoire, ce sera Moscou.

– Oui, Sir, concéda Simmons. Des questions ?

Il parcourut la salle du regard et se mordit les joues pour s'empêcher d'ajouter quoi que ce soit.

Le lieutenant Gupal leva la main.

– Alors comment on fait pour cette patrouille, Sir ? Devons-nous considérer les forces du Directoire comme un ami ? Un ennemi ? Ou bien un frère ennemi ?

– Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, les Chinois ont plus de chance de déclarer la guerre à la Russie qu'aux États-Unis, répondit Riley. Et s'il leur venait à l'idée de s'en prendre à nous, eh bien, ils n'ont pas l'expérience qu'il faut. Dans son cours d'histoire, le

commandant en second aurait dû aussi mentionner que la Chine n'a participé à aucun conflit majeur depuis les années 1940.

– L'US Navy non plus, intervint tranquillement Simmons.

Silence dans la salle. Certains membres de l'équipage jouaient nerveusement avec le verre posé sur leurs cuisses, s'efforçant d'avoir l'air occupé. Mais le lieutenant Gupal n'avait pas assez de bouteille pour comprendre que ce silence n'était pas une nouvelle opportunité pour lui de se faire remarquer. Ce qui marchait très bien à l'académie navale n'était vraiment pas indiqué dans le carré des officiers.

– Mais dites-nous, XO, vous pensez que le capitaine a raison au sujet de la Russie et de la Chine ?

Simmons jeta un coup d'œil à Riley avant de se tourner vers Gupal.

– Le Directoire a accusé les Russes de bafouer les droits de ses travailleurs invités et déclaré que son gouvernement n'avait aucune obligation de respecter les vieilles frontières fixées par des traités signés par d'anciens régimes, des deux côtés. Donc si j'étais au Kremlin, j'en tirerais sans doute la même conclusion que le capitaine. Et les Russes semblent effectivement agir sur la foi de cette conviction. Les dernières photos satellite montrent que la Flotte du Pacifique a quitté sa base de Vladivostok, dans le but, très certainement, de s'éloigner des bases aériennes chinoises, afin de rendre plus compliquée une éventuelle attaque surprise. C'était la chose à faire. L'histoire le prouve.

– Et sur ce rare éloge de notre XO, vous pouvez disposer, déclara le capitaine Riley. Nous savons où aller prendre le soleil quand nous en aurons besoin.

## Ambassade des États-Unis, Pékin

L'ambassadeur adorait les cocktails. Le commandant Jimmie Links aussi, mais pour des raisons différentes.

La vérité, c'était que les cocktails n'étaient qu'un prétexte. Cette soirée d'adieu se tenait en son honneur – il arrivait au terme de

ses deux années de mission en tant qu'attaché de défense auprès de l'ambassade –, mais quel que soit le pays d'origine des invités, quel que soit leur rang, quel que soit leur poids, chacun dans la salle était là pour collecter des informations. Lunettes de vue, bijoux, montres : chaque accessoire enregistrait et analysait en permanence. Tout aspirer et laisser les filtres trier. Ce n'était pas si différent de la manière dont les gens, au pays, faisaient leur shopping, ratissant le plus large possible pour trouver les bonnes affaires.

Links regarda une belle Chinoise, la trentaine, dériver devant lui dans une robe transparente en Spec-Tran qui descendait jusqu'au sol, et repéra la petite bande de peau rigide, révélatrice, à la base du cou. Les jeunes recrues des agences gouvernementales n'avaient plus le choix, désormais. Le corps humain, quand on dispose de la technologie adéquate, est une antenne extraordinaire. Heureusement, en tant qu'officier de l'US Navy engagé avant le changement de politique, Links avait échappé à cela, du moins jusqu'ici. La Navy lui mettait une sacrée pression ; simplement, personne n'était en mesure de déterminer, pour l'instant, si ces puces risquaient ou non d'interférer avec les systèmes électroniques si sensibles des avions et des navires de guerre. Mais tôt ou tard, il le savait, la technologie l'emporterait sur la tradition.

Quelqu'un fit tinter un verre et le brouhaha de la salle s'atténuait en un murmure. Links baissa les yeux sur sa vodka martini et examina le zeste de citron. La question n'était pas de savoir s'il s'agissait d'un système d'enregistrement, mais à qui il appartenait.

– Levons nos verres ce soir, ensemble, pour célébrer nos intérêts et objectifs communs, commença le général Wu Liao, commandant de l'armée de l'air du Directoire, dont Links savait qu'il était sur le point d'annoncer de nouvelles purges.

Links connaissait même le nom des hommes que l'on exécuterait dans trois jours, tout ça parce que le chauffeur de Wu avait laissé une vitre légèrement entrouverte pour fumer. C'est dire à quel point leurs techniques de collecte étaient efficaces.

– Je porte ce toast en l’honneur d’un officier de la marine. Ce n’est pas quelque chose qu’on entend tous les jours dans la bouche d’un officier de l’armée de l’air, quel que soit le pays !

Des rires polis de quinze nationalités différentes accueillirent sa plaisanterie.

– Les manœuvres communes menées par la Chine et les États-Unis pour rétablir l’ordre dans les eaux entourant l’ancienne république d’Indonésie sont le signe que notre avenir ensemble sera solide et fort, déclara le général Wu. Je ne pourrais pas en dire autant de nos voisins du Nord...

L’œillade courroucée que Wu lança à un officier russe qui se tenait debout dans un coin de la pièce fit basculer vers celui-ci le regard des convives et éteignit d’un coup les dernières bribes de rires. Le Russe hocha la tête avec indifférence et fit nonchalamment passer son verre droit d’une main dans l’autre, comme s’il se souciait davantage de la température de sa vodka que de ce discours.

Après le toast, Links s’approcha du Russe. Le général de division Sergueï Setchine était un habitué du circuit des cocktails. Il marchait avec l’assurance d’un homme qui avait porté l’uniforme presque toute sa vie et souriait en permanence comme si l’on venait de lui raconter une blague grivoise. Setchine était à Pékin depuis plus de dix ans, il devait donc être particulièrement bon dans ce qu’il faisait pour réussir ainsi à satisfaire ses supérieurs pendant si longtemps et avoir survécu à l’accession au pouvoir du Directoire. Outre les violentes purges opérées parmi les dirigeants de l’ancien Parti communiste, la communauté des services de renseignement étrangers avait été endeuillée par un certain nombre d’« accidents » de la circulation.

– Désolé, s’excusa Links. Ce n’était pas très judicieux de la part de Wu.

– La nouvelle garde du Directoire et surtout son noyau dur, dont Wu fait partie, n’arrête pas de répéter qu’elle s’en fiche de ce que pensent les autres, répondit Setchine. Mais la conséquence, c’est qu’ils ne s’intéressent plus qu’à leur propre plan. Les gens

du Parti communiste avaient le leur, aussi, et on sait comment ça s'est terminé pour eux...

– Nos conversations édifiantes vont me manquer, Sergueï, déclara Links. Le smog aussi, et l'hiver.

Un serveur passa devant eux avec un plateau de cocktails. Setchine y déposa son verre vide et celui de Links, puis attrapa au passage deux autres vodkas glacées.

– Un jour, tous ces désagréments seront derrière nous, dit Setchine – puis il tendit l'un des verres à Links, vida sa vodka et fit signe à l'Américain d'en faire de même.

– *Za vas*, trinqua Links.

Le serveur revint avec deux autres verres dans un timing parfait, sans doute encore un professionnel de l'espionnage en pleine collecte.

– Peut-être jouerez-vous un rôle là-dedans... (Setchine contempla sa vodka.) Vous savez quel est le meilleur produit d'exportation de l'Amérique ?

Links plissa les yeux.

– En termes de qualité ou de quantité ? Parfois, ce n'est pas la même chose. Quantitativement ? Le pétrole et le gaz. Qualitativement ? La démocratie.

– Non, non, répliqua Setchine. Il s'agit d'une idée, en fait. D'un rêve : *Star Trek*.

Ses yeux vinrent se planter dans ceux de Links.

– Si vous le dites...

Links se demanda ce que les analyses informatiques auxquelles étaient soumises les transcriptions tireraient de cette conversation. Le regard perdu dans son verre désormais vide, Setchine poursuivit d'un ton très sérieux.

– *Star Trek* était un feuilleton télévisé que les Américains regardaient à l'époque où mon pays et le vôtre représentaient l'un pour l'autre un « danger », pour reprendre ce terme que vous employez volontiers pour justifier la stratégie de défense de votre nation.

– Je regrette, mais je n'ai jamais regardé *Star Trek*, répondit Links. Du moins, pas l'ancienne version. Mon père m'a emmené voir un ou deux remakes au cinéma.

– C'était une vision tellement positive : un équipage réunissant toutes les nations, envoyé dans l'espace par une fédération mondiale. Leur chef était un Américain, le capitaine Kirk. Il dirigeait un équipage cosmopolite, avec des Européens, des Africains – ce qui n'était pas rien, à cette époque de grande tension raciale dans votre pays. Et puis, et cela est sans doute d'actualité, il y avait M. Sulu. Lui représentait toute l'Asie, ce qui, à cause de la guerre menée par les Américains au Vietnam, faisait de cet homme extrêmement compétent le symbole de la paix à venir.

– La paix ? Je ne vois rien de semblable ici, fit remarquer Links en pointant son verre sur Wu.

– Je vous l'accorde. Mais ce n'est pas de cela que j'aimerais que vous vous souveniez. Le plus important dans tout ça – de la même manière que nous sommes amis, vous, un officier américain, et moi –, c'est que le navigateur du vaisseau s'appelait Pavel Andreïvitch Chekov, un Russe ! Évidemment, ce Chekov n'était qu'un personnage de fiction, nuança Setchine. Mais pas mal de gens pensent qu'il s'inspirait d'un brillant scientifique russe<sup>28</sup> de l'époque, Pavel Alekseïevitch Tcherenkov. Son nom vous dit quelque chose ? Il a reçu le prix Nobel en 1958, à un moment où mon pays était aussi sûr de son destin glorieux que Wu l'est de celui de la Chine.

Setchine agita son verre pour désigner la clique massée autour de Wu.

– Là où je veux en venir, c'est que sans Chekov, qu'aurait bien pu faire le capitaine Kirk là-haut, dans l'espace ? Notre Tcherenkov était la clé du futur !

Links croisa le regard du serveur, qui apportait un nouveau plateau de vodka.

– Ça me revient, maintenant, dit Links. Mais dans cette histoire, la Fédération ne voit-elle pas le jour après la Troisième Guerre mondiale ?

– Oui, oui, je vous le concède, répondit Setchine. Quoi qu'il en soit, je veux que vous sachiez que même si nous ne travaillons pas pour le même camp, nous ne sommes pas tous des méchants.

– Il y a le travail, répliqua Links en posant leurs verres vides sur le plateau du serveur, avant d'en prendre deux pleins et d'en tendre un à Setchine. Et il y a les amis. Vous êtes un ami.

– Oui, s'il vous plaît, ne l'oubliez jamais. Dans quelques mois, quand vous serez de retour dans votre bureau bien chauffé du Pentagone, Couloir Quatre, Anneau D... Ne soyez pas surpris, nous savons ces choses. Quand vous retrouverez vos amis du service de renseignement militaire de l'US Navy, pensez à moi et pensez à Chekov. Promettez-le-moi.

## USS *Coronado*, détroit de Malacca

Assis devant l'étroit bureau de sa cabine, Simmons regardait la vidéo quotidienne envoyée par ses jumeaux pour lui souhaiter une bonne journée. Pendant que le *Coronado* voguait sous un ciel étoilé, Claire et Martin, six ans, se plaignaient de l'école entre deux bouchées de gaufre. Leurs voix lui serraient le ventre de tristesse.

– Bonne chance aujourd'hui avec Riley, lui dit son épouse. Ça ne va pas être facile, je le sais. Mais nous t'aimons fort tous les trois et on a hâte que tu reviennes.

Sa femme se déconnecta, comme elle le faisait chaque matin, en lui lançant un baiser du coin de la pièce, après que les enfants lui eurent dit au revoir. Puis il se retrouva de nouveau seul dans la coque grise du navire.

Il poussa sur ses mains pour se lever de sa chaise et remonta la coursive menant à l'aileron de la passerelle. Riley était là, fumant un cigare. Ce n'était pas la zone officiellement dévolue aux fumeurs, mais le capitaine du navire pouvait bien fumer où bon lui semblait.

– Cargo, Directoire, cargo, cargo, Directoire, scanda Riley en désignant la foule bigarrée des navires qui s'apprêtait à franchir le détroit de Malacca le lendemain. Que voyez-vous quand vous regardez ces bateaux ?



– Qu'on va être à l'étroit dans le canal, Sir, répondit Simmons. Je crois que si les équipages du Directoire maîtrisent aussi bien leurs navires que nous le pensons, tout devrait bien se passer.

– Moi, ce n'est pas ce que je vois, rétorqua Riley. Je nous vois, nous, et je les vois, eux. Travaillant ensemble. C'était quoi, ce briefing ? Vous savez à quel point ils ont besoin de notre pétrole. Au final, chacun de nous sait qu'il tient l'autre à la gorge.

– Par les couilles, plutôt, rectifia Simmons. Mais est-ce une bonne chose ?

– Pour moi, c'est à l'image de cette mission d'escorte des convois : ils dépendent de nous et nous dépendons d'eux. De manière différente, peut-être, mais le résultat est le même. Nous sommes tous interdépendants, même avec le Directoire. Par ailleurs, la Chine détient, quoi, l'équivalent de neuf mille milliards de dollars de notre dette<sup>29</sup> ?

– Et ça augmente de jour en jour, ajouta Simmons.

– Exactement. Ils ne sont pas notre ennemi, mais notre principal investisseur. Chacun de ces navires, poursuivit Riley en balayant la flotte d'un geste de la main, est une raison de ne pas entrer en guerre. Les gens adorent gagner de l'argent. Surtout ceux du Directoire.

– Les affaires sont les affaires. Vous avez entendu la comparaison que j'ai faite entre la situation des Britanniques un siècle en arrière et la nôtre aujourd'hui, répondit Simmons. Eh bien, qui était le principal partenaire commercial de la Grande-Bretagne<sup>30</sup> à la veille de la Première Guerre mondiale ? L'Allemagne. Ou si vous préférez comparer avec la Deuxième Guerre mondiale, les principaux partenaires commerciaux de l'Allemagne juste avant le conflit étaient les voisins qu'elle allait bientôt se faire un plaisir d'envahir ; celui des États-Unis, c'était le Japon.

– Je n'ai pas besoin d'un nouveau cours d'histoire, professeur. Pour l'instant, le Directoire est surtout un souci pour les Russes. Encore quelques semaines et nous serons à Hawaï, ce qui est quand même sacrément loin d'une baston en Sibérie, si elle devait avoir

lieu. Faudra plutôt s'inquiéter pour les coups de soleil, conclut Riley.

– Vous verrez John, là-bas ? demanda Simmons, changeant de sujet.

– Ouais, il vient en avion, répondit Riley.

– C'est bien. Vous irez surfer tous les deux ?

Riley marqua une pause puis, sans dire un mot, offrit à Jamie l'un de ses précieux cigares et le lui alluma. Là, ça va vraiment devenir sérieux, songea Jamie.

– Écoutez, et surtout n'interprétez pas de travers ce que je vais vous dire : est-ce que vous réalisez ce que vous êtes en train de faire, en refusant un poste de commandement pour demander un job au Pentagone ? Je vous parle en ami, mais aussi en tant que capitaine. Si vous refusez ce commandement, toute la communauté de la flotte de surface vous considérera comme fini. Votre carrière sera foutue.

Simmons tira longuement sur son cigare puis recracha la fumée.

– Lindsey souffre d'un cas aigu de ce qu'elle appelle le « mal de mer », au sens où elle en a marre que je sois toujours parti sur un bateau. Les gamins s'en accommodent mais bon, ils n'ont jamais connu autre chose. Et c'est peut-être ça, le problème.

Riley fit mine de tirer sur son cigare mais il se ravisa et le jeta par-dessus bord.

– Vous pensez peut-être que tous les membres d'équipage ne sont pas tristes de ne pas voir leurs gosses, leurs conjoints, leurs chiens et tout ce qui les attend à terre ? Pour bien faire ce boulot, il faut s'y consacrer pleinement : ça a toujours été comme ça. Vous croyez que ça plaît à mon mari ? Lui aussi, ça le rend malade, dit-il. Aucune des technologies que nous avons inventées n'abolit la distance.

– Je sais, soupira Simmons. J'ai cru être capable de réussir ce numéro d'équilibriste, et peut-être même que je n'avais pas le choix, pour prouver que je valais mieux que mon père. Mais quand je regarde les vidéos de mes gamins en train de grandir sans moi,

la seule chose qui me vient à l'esprit, c'est que je n'ai pas envie de leur infliger ce que mon père m'a fait subir.

Le visage de Riley s'empourpra.

– Si la Navy vous a envoyé ici pour être mon second, ce n'est pas pour rien. Vous êtes fait pour ce job. Et si vous refusez ce poste de commandement, non seulement vous grillerez votre carrière mais vous me grillerez, moi. J'ai tout misé sur vous. On ne me donnera plus jamais l'occasion de faire ça pour quelqu'un d'autre.

Le navire roula sur bâbord, et Riley empoigna instinctivement la rambarde.

– Jamie, réfléchissez encore un peu. Vous connaissez mon point de vue. Il faut que je pense à ce bateau et à l'US Navy. Je vais garder ce formulaire jusqu'à ce qu'on rentre à San Diego. Profitez-en pour vous remettre les idées en place. Ne tirez pas un trait sur votre carrière parce que vous avez des problèmes avec votre papa.

Simmons hocha la tête.

– Oui, capitaine.

Il regagna sa cabine et se fit un café. L'arôme et les embruns salés sur ses vêtements lui rappelaient son père. Cela acheva de le convaincre ; cette rotation serait sa dernière.

## Base navale de Yulin, île de Hainan

Le vice-amiral Wang Xiaoqian ferma les yeux pour profiter d'un dernier moment de calme, en faisant courir son pouce sur la lourde pièce dans sa paume. Il sentit les ailes de l'aigle et distingua la texture des grands mâts d'un navire. Selon la coutume militaire, il lui faudrait garder la médaille officielle que le chef des opérations navales de l'US Navy lui avait remise pour pouvoir la lui montrer à l'occasion de leur prochaine rencontre.

Le choc sourd du train d'atterrissage sur la piste le ramena à un état de totale attention. L'avion de transport militaire Y-20<sup>31</sup> avait certes été réaménagé pour le transport des VIP, mais l'interminable vol depuis les États-Unis s'était tout de même avéré

épuisant. La question était de savoir pourquoi on avait abrégé son voyage, et le fait de ne pas connaître la réponse l'inquiétait.

– Bon retour parmi nous, amiral, lui lança son aide de camp qui l'attendait au pied de la passerelle.

– Et... ? demanda l'amiral Wang.

– Une réunion doit avoir lieu, mais je n'en sais pas plus. Voici votre prébriefing, ajouta l'aide de camp en tapotant du doigt une enveloppe d'un blanc métallique. Imprimé.

– Alors, suis-je l'homme à abattre ? interrogea Wang.

– Non, pas vous, répondit l'aide de camp, incrédule.

– J'apprécie votre confiance mais, malheureusement, votre voix ne compte pas dans le vote du Présidium. Au pire, cette réunion promet d'être plus palpitante que mon voyage. Tout ce que les amiraux américains veulent, c'est encore un autre « dialogue stratégique », ce qui trahit leur incapacité à décider de ce qu'ils veulent vraiment, en tant que nation, et de ce qu'ils attendent de nous. Vous avez eu de la chance de rester au pays.

– Avez-vous des cadeaux que je pourrais faire livrer à vos adresses ? interrogea l'aide.

Le dollar étant si faible, l'amiral Wang achetait généralement de petits souvenirs pour son épouse et sa maîtresse.

– Non, je n'ai pas eu le temps de faire les magasins, soupira l'amiral Wang.

– Très bien, Sir, je vais m'en occuper, répondit l'aide de camp, ayant saisi l'ordre implicite de trouver des présents appropriés pour les deux femmes qui partageaient la vie de l'amiral.

Les deux hommes grimpèrent dans un SUV militaire Geely, qui démarra tous phares éteints.

– Des nouvelles du général Feng ? interrogea Wang.

– Ils l'ont d'abord emmené à..., commença l'aide de camp.

– Je n'ai pas besoin de ces détails, l'interrompit Wang. Ils l'ont déjà exécuté ?

L'aide de camp fit oui de la tête.

– Bien, apprécia Wang. Il a cru qu'il pourrait vendre trente tonnes d'armes légères à cette brute qui contrôle le Sulawesi du

Nord, deux fois plus cher que le prix négocié, sans que nous l'apprenions. La corruption ressentie par les habitants est ce qui nous permet de nier l'existence de notre programme de déstabilisation de l'Indonésie. En montrant son avidité, Feng est devenu gênant... Montrez-moi les papiers qu'ils vous ont donnés, demanda Wang.

Le SUV s'arrêta devant un feu rouge, à l'intérieur de l'immense hangar où il venait de pénétrer, taillé dans le flanc d'une montagne. À présent, l'île n'était plus qu'un filet de camouflage de terre et de roche au-dessus de la principale base navale et sous-marine du Directoire.

– Ils ont dit de ne pas l'ouvrir jusqu'à ce que vous soyez sous terre, répondit l'aide de camp.

– Vraiment ? dit Wang en déchirant l'enveloppe. Nous sommes déjà sous terre, selon ma définition. Si je dois être fusillé parce que le général Feng a demandé un deuxième appartement, j'ai le droit de le savoir le plus tôt possible.

L'aide de camp fouilla dans sa sacoche pour en sortir une petite lampe-stylo rouge, pour que Wang puisse lire le message.

– Le Présidium au grand complet ? s'étrangla Wang. Ici ?

L'aide acquiesça.

– Les jets n'arrêtent pas de se poser, dit-il.

– Et ceux-là, à qui sont-ils ? demanda Wang.

Il avait fatalement remarqué que l'aire de stationnement accueillait huit exemplaires de la nouvelle version remaniée par les Chinois de l'avion de transport militaire Iliouchine II-76 et un autre, plus ancien, la version originelle de cet appareil russe.

– Veuillez me pardonner, *amiral*, répondit l'aide de camp en insistant sur le titre de Wang au sein de la marine, mais l'armée de l'air n'a pas eu l'amabilité de me transmettre leurs documents de bord.

Wang laissa échapper un gloussement de rire devant l'accès de frustration de son assistant, s'échauffant au fur et à mesure que l'adrénaline engendrée par ce genre d'incertitude prenait le pas sur la fatigue du long voyage.

Le SUV s'immobilisa et Wang en descendit. Il se retourna vers son aide de camp, sur la banquette arrière, qui n'avait pas bougé.

– Je suis désolé. On m'a dit que je ne pourrais pas vous accompagner plus loin.

– Tâchez d'obtenir des informations, répondit Wang. Je vais trouver un moyen de vous faire descendre. Vous méritez de participer à tout ça... surtout s'ils prévoient de m'exécuter.

– Je doute qu'on en arrive là, déclara l'aide de camp.

– Nous nourrissons la bête depuis si longtemps que, tôt ou tard, il nous faudra lui lâcher la bride, reprit Wang. Sinon, elle finira par nous mordre.

Wang marcha d'un pas martial vers la voiturette électrique qui l'attendait, jetant à peine un coup d'œil à la rangée de gigantesques camions de transport militaire diesel-électrique garés non loin de là. Le blindage et les protections antidéflagrantes de la base souterraine semblaient avaler tous les sons ; même ses pas résonnaient à peine.

Le conducteur de la voiturette se présenta :

– Amiral, je suis le lieutenant Ping Hai. C'est un honneur d'être votre chauffeur.

Il avait prononcé ces paroles lentement, comme s'il les avait apprises par cœur.

– Merci, lieutenant, dit Wang. Mais je préfère marcher. Je viens de rester assis pendant dix-huit heures.

– Amiral ? répliqua Ping, déconcerté par ce changement par rapport au protocole prévu. C'est très difficile de marcher, ici.

– Pourquoi ne pas essayer ?

Wang entreprit de suivre les marqueurs luminescents disposés au bord de la route à quatre voies qui descendait en courbe large. Il avait parcouru dix pas quand la voiturette vint se ranger à sa hauteur, son moteur électrique bourdonnant imperceptiblement. Cet engin étant la seule chose placée sous son commandement, le jeune officier ne pouvait visiblement pas envisager de le laisser derrière lui. L'amiral enveloppa d'un regard noir ce lieutenant

plein d'attentes, qui interpréta la chose comme une autorisation à entamer la conversation.

– Amiral, j'ai lu avec grand intérêt l'an dernier votre essai *La Troisième Chaîne d'îles*. Il est très audacieux. Visionnaire. Je ne l'ai pas du tout trouvé polémique.

Le désir de silence de Wang croissait à chaque pas. Mais il savait que ce lieutenant nerveux continuerait de parler quelle que soit sa réponse.

– Merci pour cette analyse pertinente, déclara Wang.

Si quelqu'un avait besoin d'une raison pour justifier la décision du Directoire de mettre fin à la politique de l'enfant unique, ce lieutenant en était une, songea Wang. Le jeune officier jacassa de plus belle. Son accent était d'abord difficile à situer, mais plus il parlait, plus ses origines rurales devenaient évidentes. La province du Hubei. Le fait de lui envoyer ce demeuré comme chaperon était-il un message ? Pourquoi l'assistant de Wang était-il obligé de rester là-haut alors qu'un idiot comme celui-là avait le droit de l'emmener jusqu'au saint des saints du Directoire ?

– Arrêtez-vous, dit Wang. Je vais monter avec vous. Vous avez raison, il n'y a pas de temps à perdre.

L'éclairage se fit plus intense, illuminant comme en plein jour, tandis que la voiturette électrique s'engageait dans un ascenseur qui aurait pu contenir deux avions de chasse.

– Notre voyage s'achève ici, amiral, annonça Ping, après avoir achevé une dissertation décousue sur sa vision stratégique du déploiement des forces chinoises le long de la frontière septentrionale.

– Merci, dit Wang. Vous m'avez donné beaucoup à réfléchir. Et pour cette raison, vous méritez ceci.

Le jeune officier prit avec révérence la médaille officielle que Wang avait reçue du chef des opérations navales de l'US Navy. Il resta, enfin, sans voix.

Wang repensa au vieil adage : en temps de guerre, même les idiots peuvent être utiles.

## Salle de réunion du Présidium, île d'Hainan

Wang s'autorisa discrètement une pilule de stimulant en sortant de l'ascenseur. Il s'abstenait en temps normal de prendre de tels produits dopants, sachant qu'ils avaient également tendance à accentuer les émotions. Mais le vol l'avait épuisé, et il allait falloir se montrer aussi vif d'esprit que possible.

Le quatuor de soldats des commandos de marine qui l'escortait faisait partie des troupes d'assaut, des brutes dont les épaules massives étaient engoncées dans l'uniforme moulant réglementaire, antidéflagrant, propre à ces unités. Le revêtement de leur gilet pare-balles liquide semblait taillé dans une peau de requin. Wang interpréta leur présence comme un signe positif, une indication rassurante que l'influence de la marine restait encore forte, ici.

De l'entrée de l'immense salle de réunion, Wang entreprit de scruter les lieux, tout comme il aurait étudié l'horizon en quête de menaces depuis la passerelle d'un navire. Il reconnut l'amiral Lin Boqiang, entouré d'une grappe d'officiers supérieurs de la marine. Lin, commandant en chef de la flotte, faisait partie des membres les plus influents du Présidium, le conseil exécutif du Directoire, composé à la fois de civils et de militaires. À l'autre bout de la salle, un groupe d'officiers était agglutiné autour du général Wei Ming, commandant en chef des forces terrestres. Les représentants des deux armées se côtoyaient rarement, même pour des réunions. Aux yeux de Wang, la différence entre les deux était on ne peut plus simple. Wei et l'armée de terre avaient l'avantage du nombre sur le sol chinois ; mais, appartenant à une force sans cesse obligée de se projeter à distance, Wang et ses collègues de la marine avaient une meilleure compréhension de la politique et des jeux de pouvoir.

Ce qui était plus remarquable, c'était le nombre de civils présents dans cette salle de commandement militaire. Les membres du Présidium se rencontraient rarement en chair et en os, civils et militaires étant fort jaloux de leurs plates-bandes respectives.



L'accord originel entre ces deux composantes avait été négocié à la hâte dans la salle de conférence d'un hôtel, pendant les émeutes de Shanghai, mais il avait tenu depuis, chaque camp disposant des pleins pouvoirs pour gérer le plus efficacement possible sa sphère propre, l'économie d'un côté et la sécurité de l'autre, avec un objectif commun de croissance dans la stabilité.

L'amiral Lin s'approcha de Wang pour l'accueillir de son salut militaire désordonné, le même depuis l'époque où les deux hommes fréquentaient ensemble les bancs de l'académie navale.

– Toutes mes excuses d'avoir ainsi interrompu votre voyage mais comme vous pouvez le voir, il s'agit de l'assemblée générale que vous appelez de vos vœux depuis si longtemps.

– Oui, quand on m'a rappelé à Hainan, j'ai d'abord cru que j'allais descendre ici et qu'on ne me reverrait jamais, comme cela est arrivé à notre ami le général Feng, répondit Wang, soupesant chacun de ses mots – il avait mentionné l'officier exécuté pour tâter le terrain.

– Si les détournements de fonds dont Feng s'est rendu coupable étaient regrettables, fit remarquer Lin, l'objectif de votre opération, à savoir déstabiliser le Sud, a été atteint. À présent, il faut que le Présidium entende le message plus global qui est le vôtre. Votre vision des choses a convaincu beaucoup de gens au sein de notre armée, mais maintenant, il faut que les civils entendent tout cela de votre bouche.

Il tourna la tête et fit signe à un assistant de baisser la lumière, afin que la réunion commence. Les membres du Présidium prirent place autour d'une table en U au plateau de marbre noir.

L'introduction fut brève, insistant sur le rôle-clé que Wang avait joué dans la réorganisation de la structure hiérarchique du Directoire, dans la volonté évidente de montrer aux civils que l'homme méritait leur confiance. Wang savait que c'était à l'efficacité de ses purges visant les anciens apparatchiks communistes qui œuvraient au sein du Département politique général de l'Armée populaire de libération qu'il devait son poste actuel, mais il aurait

aimé que Lin souligne également sa réputation de penseur influent et l'excellence de ses services en tant qu'officier de marine.

– Comme vous le savez, je suis un amiral, déclara Wang pour ouvrir sa présentation. Mais aujourd'hui, j'aimerais commencer en citant un général : « Quand le terrain<sup>32</sup> n'offre pas d'issue, livrez combat à l'ennemi. »

« Ces paroles sont tirées de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu, écrit juste avant ce moment de notre histoire que nous appelons la période des Royaumes combattants<sup>33</sup>. J'ai puisé dans leur sagesse pour la première fois près de deux mille cinq cents ans après qu'ils avaient été écrits, en les citant dans ma thèse consacrée aux textes de Maître Sun, soutenue à ce qui s'appelait alors l'université de défense nationale de l'Armée populaire de libération.

Ce rappel délibéré du passé ancien et récent de la Chine visait là encore à préparer la suite et à emmener son auditoire là où il voulait.

Wang appuya sur une gâchette imaginaire et sa smart-ring, la bague connectée passée à son index droit, émit un signal qui lança les visuels de présentation que son aide de camp avait envoyés à l'avance. Une carte holographique en 3D du Pacifique apparut derrière lui. Des lignes rouges lumineuses se déplaçaient sur la carte, retraçant l'histoire des routes commerciales et de l'influence militaire de la Chine depuis un millénaire. Les lignes avancèrent, puis commencèrent à reculer. Vers la fin, un arc de cercle bleu s'afficha, symbolisant l'expansion des routes commerciales et des bases militaires américaines au cours des deux derniers siècles. Les lignes bleues finirent par recouvrir la planète entière. Puis, au fil des décennies récentes, les lignes rouges s'élargirent à nouveau, se superposant aux bleues. Wang n'eut pas besoin d'expliquer ce graphique ; tout le monde en saisissait le sens.

– J'ai introduit cette présentation avec la sagesse ancienne de Maître Sun afin de nous rappeler à tous que, même si nous aimerions croire que nous avons retrouvé notre grandeur historique, en réalité, nous nous retrouvons dans une situation où il n'y a « pas d'issue ». D'ailleurs, les Américains ont jadis inventé une

expression qui décrit bien les situations comme la nôtre, où votre force croît mais où les options qui s'offrent à vous sont de plus en plus limitées : la Destinée manifeste.

« Dans ces cas-là, votre destinée vous pousse vers l'avant mais vous ligote les mains. D'ailleurs, leur grand stratège naval Alfred Thayer Mahan<sup>34</sup> avait prédit que l'ascension des Américains vers le statut de grande puissance ne leur laissait pas le choix. Au moment où leur économie puis leur armée se développaient et commençaient vraiment à compter dans le monde, il a prévenu ses concitoyens : que cela leur plaise ou non, disait-il, « les Américains doivent à présent se tourner vers le reste du monde<sup>35</sup>. La production sans cesse croissante du pays l'exige ».

« *Devoir. Exiger.* Des verbes qui expriment le pouvoir, mais également la responsabilité. Nous devons à présent faire face aux exigences qui façonnent notre destinée. Celle des Américains les a conduits à chercher de nouvelles terres, puis l'essor commercial, puis le pétrole, mais ils refusent de comprendre que les nouvelles exigences de notre époque pèsent également sur nous, maintenant. Alors qu'ils n'ont plus besoin des ressources énergétiques étrangères qu'ils ont jadis accaparées, nous devons encore subir leurs interférences avec nos intérêts en Transjordanie, au Venezuela, au Soudan, aux Émirats arabes unis et dans l'ex-Indonésie.

« Dernier exemple en date : nous en faisons aujourd'hui même l'expérience dans nos eaux territoriales, à l'est, où ils interviennent dans des affaires très lointaines pour eux, mais aux portes de chez nous.

La carte se resserra sur la mer de Chine méridionale, et une image s'afficha : un navire de guerre de l'US Navy escortant un bâtiment des gardes-côtes philippins endommagé lors des accrochages autour de la Ligne rouge, juste après l'attentat de Dhahran.

– Vous vous en souvenez sans doute, nous avons débattu alors de la meilleure réponse à apporter à cette ingérence de leur marine de guerre dans un problème régional, qui constituait une véritable provocation<sup>36</sup>. Mais malgré toutes nos discussions, il s'agissait là d'une situation « sans issue », telle que Maître Sun la décrivait

dans son traité. Le fait qu'elle se soit déroulée alors que nous nous trouvions au beau milieu de notre transition politique ne nous a pas laissé le choix : nous étions obligés de fermer les yeux.

L'image bascula alors vers le dalaï-lama s'exprimant au pied du Lincoln Memorial de Washington sous les acclamations de la foule, puis vers l'actuel président des États-Unis échangeant une poignée de main avec le dernier ministre des Affaires étrangères du Parti communiste chinois, qui, dans son exil, s'était étrangement transformé en militant des droits de l'homme.

– Mais leur ingérence ne se limite pas au large. Leur incapacité à saisir la nouvelle donne qui est la nôtre en termes de stratégie internationale et de politique intérieure ne nous laisse pas le choix, dans la mesure où elle représente une menace pour tout ce que nous autres, qui sommes présents dans cette salle, avons construit. Alors même que nous formons de nouveau un tout, leur Congrès menace à tout bout de champ d'appliquer des sanctions énergétiques à notre encontre, agitant son épée économique tel un marin ivre.

L'image plongea soudain au fond d'une projection numérique de la fosse des Mariannes, puis traversa la paroi rocheuse pour dévoiler l'ampleur du gisement découvert par le navire de recherche de la COMRA, représenté en rouge ; ensuite, un zoom arrière montra l'immensité de cette découverte, comparée au reste des gisements de gaz connus à l'échelle de la planète.

– Ce que nous avons trouvé là détermine non seulement l'avenir de notre nation, mais également l'évolution future de l'économie mondiale et, par conséquent, notre sécurité et notre stabilité à long terme, déclara Wang. Ce que nous avons découvert, dans un endroit où personne d'autre ne jugeait cela possible et que nous sommes les seuls à pouvoir atteindre, nous offre une nouvelle manière d'envisager l'avenir, un avenir dans lequel nous tracerons notre propre chemin.

Un hologramme de Xi Jinping, l'ancien secrétaire général du Parti communiste chinois, se dressa dans son dos, accompagné de

l'enregistrement d'un discours prononcé lors du Congrès annuel de l'ancien parti en 2013 :

« Aussi profonde que soit l'eau<sup>37</sup>, nous nous y enfoncerons, car nous n'avons aucune alternative. »

L'image de l'ancien président, mort depuis longtemps, déclencha un murmure nerveux dans la salle.

– Bon nombre d'entre vous connaissent ce discours, et ce que Xi appelait le « Rêve chinois ». Les anciens dirigeants du Parti se sont trompés sur bien des choses, mais sur ce point, ils avaient vu juste. L'essor des États-Unis a commencé quand les Américains ont fait en sorte de contrôler réellement leurs eaux territoriales, avant d'étendre peu à peu leur présence économique à l'ensemble de la planète. Et alors, leur pays n'a plus eu d'autre choix que d'assumer ses nouvelles responsabilités, notamment celle de protéger le système contre les puissances du passé qui venaient à le menacer. J'évoquais tout à l'heure le stratège des Américains, Mahan. Peu de temps après que celui-ci eut exposé les nouvelles exigences auxquelles devraient répondre les États-Unis, une guerre éclata avec l'Espagne, comme vous le savez tous, et les Américains étendirent leur présence dans tout le Pacifique, sur des milliers de kilomètres au-delà de leurs eaux territoriales, jusqu'aux Philippines, patrouillant non seulement autour de nos ports maritimes mais même sur nos fleuves. Comme Mahan l'avait prédit à ses concitoyens, nous non plus n'avons désormais d'autre choix que de répondre à ces exigences.

Wang parcourut la salle du regard, guettant les signes de compréhension mais aussi de désaccord.

Un civil assis à l'autre extrémité de la table interpréta cette pause comme une invitation à prendre la parole. Chen Shi était le président de Bel-Con, le premier producteur chinois de produits électroniques grand public, créé en fusionnant plusieurs dizaines d'entreprises durant la dernière crise. Mais le rôle qu'il jouait au sein du Présidium était dans la lignée de la réputation de stratège visionnaire qu'il s'était taillée dans le monde des affaires, ce qui illustrait parfaitement ce mélange entre autorité militaire et

recherche d'efficacité propre à l'économie de marché constituant l'identité même du Directoire.

– Amiral, vous avez ouvert votre discours en citant *L'Art de la guerre*, j'en ferai donc de même : « Ceux qui savent<sup>38</sup> quand se battre et quand s'abstenir sont toujours victorieux. » (Il marqua une pause.) Je ne saisis pas la logique de votre argument. Nous avons toujours le choix. Votre vieille conception du pouvoir est-elle toujours valide dans un monde où nous pouvons choisir d'acheter n'importe quoi, n'importe où ? Les idées que vous exposez ici mettent en péril tout ce que nous avons accompli.

L'amiral Wang hocha la tête.

– Alors c'est ma faute, et seulement ma faute : cela veut dire que je ne me suis pas exprimé assez clairement.

Il se tourna vers la carte, prenant le temps d'organiser ses idées. Les soldats du commando de marine se tenaient droit contre le mur, si immobiles que cela le troubla, prêts à dégainer leurs armes. Wang leur adressa un sourire et reprit :

– Nous tous, ici présents, qui avons participé à la création du Directoire, nous sommes efforcés de faire émerger un nouvel ordre du chaos. Nous avons décidé d'agir. Cependant, nous avons agi parce qu'en définitive il n'y avait pas d'autre choix. D'un autre côté, qui irait prétendre que ce n'est pas le but même du Directoire ? Des milliers d'années d'histoire nous ont menés jusqu'à ce point. Nous avons protégé la Chine des dirigeants du Parti qui empêchaient le pays d'avancer, et nous ne devrions pas nous montrer soudain frileux au moment de faire le grand pas suivant.

La voix d'une jeune femme s'éleva :

– Désir et capacité sont deux choses différentes, amiral, déclara Mu Yiling.

Mu n'avait pas encore trente ans, mais grâce à la fortune de son père, elle dirigeait maintenant Weibot, le premier consortium industriel du pays.

– Le général Sun ne disait-il pas aussi : « Évitez l'excès de confiance, car il conduira au désastre » ?

Maudites Viz Glass. Le vieux Chen Shi connaissait peut-être Sun Tzu par cœur, mais Wang doutait que ce soit le cas de la jeune femme. Il vit l'un des soldats du Directoire, le plus proche de l'endroit où il se trouvait, basculer légèrement son poids d'un pied sur l'autre. Ce n'étaient peut-être pas des hommes des commandos de marine, après tout, malgré leurs uniformes. Et s'ils appartenaient au 788<sup>e</sup> régiment, chargé de la protection du Présidium ? Étaient-ils en train de le laisser se passer lui-même la corde au cou, mot après mot, en menaçant comme il le faisait le statu quo dont tant de membres de cette assemblée avaient tiré profit ?

– C'est toujours un risque. Mais comme Sun le soulignait par ailleurs : « Ne présumez pas des dangers liés à l'usage de la force militaire. Ainsi, vous ne présumerez pas non plus des bénéfices d'un recours aux armes. »

La jeune femme sourit, mais Wang remarqua que ses yeux fixaient le verre de ses lunettes plutôt que lui. Elle était certainement en train de chercher une riposte. Il comprit alors qu'il allait lui falloir élever le débat au-delà du simple échange de citations. Il se tourna vers l'assemblée.

– Bien sûr, nous connaissons tous parfaitement les raisons invoquées pour expliquer que notre heure ne viendra jamais. La démographie de notre pays n'est pas optimale<sup>39</sup>, affirment-ils. Nos routes commerciales<sup>40</sup> sont trop vulnérables, affirment-ils. Notre dépendance énergétique est trop grande, affirment-ils. Toutes ces affirmations sont vraies. Et elles le resteront toujours si nous tournons le dos à notre devoir d'accomplir notre destinée manifeste. La pire chose que nous puissions faire, c'est avoir peur de notre propre potentiel.

Sa bague connectée cliqua une dernière fois, et autour d'eux se rejoua la fameuse scène du tank de la place du Peuple écrabouillant le véhicule antiémeute du ministère de la Sécurité publique, l'air stupéfait de la foule des manifestants puis leurs cris de joie en comprenant que l'armée s'était rangée de leur côté. Wang vit quelques personnes exprimer instinctivement leur approbation,

revivant ce moment où ils avaient transformé la Chine pour la rendre conforme à leur vision.

– J'ai déjà abusé de votre temps, et j'achèverai donc cette présentation en posant trois questions. D'abord, de la même manière que nous avons agi alors pour répondre à ce que le peuple attendait des dirigeants de notre nation, nous devons nous demander : Qu'est-ce que le peuple attend de nous, maintenant ? Deuxièmement, que pensez-vous que les Américains feront lorsqu'ils auront vent de notre découverte énergétique ? Troisièmement, et c'est sans doute la question la plus importante, car elle concerne le cours de l'Histoire : Si maintenant n'est pas le moment, alors quand ?

« Vous connaissez les réponses à ces questions et, par conséquent, vous le savez : vous qui possédez réellement le pouvoir n'avez en fait pas le choix.

L'amiral Lin s'approcha derrière Wang et posa la main sur son dos. Wang se rendit compte, soudain, qu'ils étaient encerclés par les hommes du commando. Et s'il était allé trop loin ?

– Amiral, le Présidium vous remercie d'avoir partagé vos points de vue. Ces messieurs vont vous raccompagner.

En remontant le couloir, flanqué de ces colosses, Wang se repassa la présentation dans sa tête. Il trouva quelques défauts à sa performance, mais il était en paix.

Les soldats se plantèrent en silence devant la porte de l'ascenseur. Wang se demanda où ils allaient l'emmener maintenant. Puis il remarqua que les hommes étaient de plus en plus tendus au fur et à mesure que les numéros lumineux de l'ascenseur se rapprochaient de leur étage. La porte s'ouvrit et une autre cohorte en armes en jaillit ; ces agents étaient blancs de peau et habillés en civil, mais c'étaient clairement des soldats. Tandis que les deux groupes se jaugeaient, Wang repéra un homme âgé, au milieu, qui ne prenait même pas la peine de relever les yeux de la tablette obsolète sur laquelle il pianotait frénétiquement. Des carreaux rouges et des cœurs violets se reflétaient sur ses lunettes traditionnelles. Il était étonnamment en forme pour son âge, mais ce vieil espion russe n'était qu'en apparence accro aux jeux de mémoire – cette



activité était en fait destinée à contrecarrer ce que les services de renseignement du Directoire soupçonnaient être une démence précoce. Le corps était fort encore, mais pas l'esprit.

Ainsi, comprit aussitôt Wang, il ne s'était pas agi là d'une réunion stratégique mais d'une audition. Le Présidium avait déjà pris sa décision.



## PARTIE II

« Attaquez votre ennemi lorsqu'il n'est pas préparé,  
Apparaissez lorsqu'on ne vous attend pas. »

SUN TZU, *L'Art de la guerre.*



## Base conjointe Anacostia-Bolling, Washington

Armando Chavez vida ses poumons lorsqu'il eut terminé sa première incision. Comme son mentor, le Dr Jimenez, le lui avait expliqué tant d'années en arrière, la clé était d'opérer lentement mais régulièrement, en faisant glisser la lame sans à-coup. Une fois la branche de rosier tranchée, Armando se baissa pour la ramasser et la fourra dans le sac de toile délavé à son épaule. Travailler comme jardinier était une déchéance pour cet homme qui avait obtenu un doctorat de médecine à l'Universidad Central de Venezuela. Mais c'était le seul boulot qu'il avait trouvé depuis qu'il était arrivé là comme réfugié, fuyant le chaos qui s'était emparé de son pays d'origine, sept ans plus tôt. Il avait le choix entre céder à la colère ou se concentrer sur les petites perfections qu'il pouvait accomplir et qui rendaient la vie satisfaisante.

Alors qu'il taillait les fleurs au pied du panneau, il jeta un coup d'œil aux mots gravés dans le marbre noir : *DEFENSE INTELLIGENCE AGENCY*<sup>1</sup> – « Agence du renseignement de la défense ». Il ne savait pas au juste ce que faisait le DIA. Hadid, son supérieur, lui avait expliqué que c'était un peu comme la CIA, mais pour l'armée américaine. Quelle importance ? L'entreprise de paysagisme en avait presque terminé ici. Après la pause, Hadid leur avait demandé d'aller tailler les haies derrière le centre de soins aux personnes âgées de la base.

Pour des raisons de sécurité, les jardiniers n'étaient pas autorisés à entrer dans le bâtiment. À l'heure de la pause, les autres se

rassemblèrent à l'ombre, mais Armando alla s'asseoir au bord du petit bassin aménagé près de l'entrée.

Il sortit sa tablette de sa poche et l'ouvrit pour vérifier s'il avait des messages. L'écran projeta un envoi en 3D de son cousin, depuis Caracas. De nouvelles photos de sa petite-fille. Elle avait de si beaux yeux.

Allison Swigg ne remarqua pas le sourire d'Armando en traversant la pelouse qui jouxtait le bassin, alors qu'elle arrivait en courant du parking. L'analyste en imagerie s'était retrouvée coincée dans les embouteillages sur l'I-295 au retour d'un déjeuner de réseautage à la grande galerie commerciale de Tysons Corner. Maintenant, elle était en retard à la réunion du personnel.

Aucun des deux ne prêta attention à l'autre, mais lorsqu'elle passa devant le jardinier, la tablette d'Armando reconnut la puce RFID incrustée dans le badge de sécurité d'Allison. Un réseau local sans fil se créa l'espace de très exactement trois dixièmes de seconde. Le malware dissimulé dans le message vidéo en provenance de Caracas en profita pour faire le grand saut.

Pendant qu'Armando terminait le thé glacé que son épouse lui avait préparé la veille au soir, Swigg se présenta au contrôle de sécurité surveillé par un garde en combinaison de nylon pare-balles noir. Un fusil d'assaut HK G48 compact était fixé au gilet en céramique d'un gris brillant qui protégeait son torse. Le seul insigne visible sur son uniforme était la silhouette d'aigle qui servait de logo à l'agence de sécurité chargée de veiller sur le quartier général du DIA. Une pancarte accrochée au-dessus d'une rangée de tourniquets argentés indiquait : *Appareils électroniques personnels interdits.*

– Salut, Steve, lança Allison. La petite va bien ?

– Plutôt pas mal, répondit le garde dans un sourire. Elle a fait sa nuit.

Allison déposa son bracelet iTab dans un casier métallique et retira la clé. Mais son badge resta sur elle. À l'approche de la porte, le logiciel qu'il contenait communiqua automatiquement son habilitation à la machine via un signal radio. Et à l'instant

même de cette mise en réseau, le malware fit un nouveau bond en moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour lire l'inscription gravée sur le mur de l'entrée : *Nous visons l'excellence dans la défense de la nation.*

La technique consistant à recourir à des signaux radio indétectables<sup>2</sup> pour implanter un logiciel malveillant dans un réseau non connecté à Internet avait été mise en pratique pour la première fois par la NSA, l'un des organismes apparentés au DIA. Mais comme toutes les armes virtuelles, une fois déployée dans le cybermonde, elle pouvait donner des idées à n'importe qui, y compris à vos ennemis.

Le tourniquet pivota. Swigg traversa le hall en courant, trop en retard pour faire son détour rituel par le comptoir Dunkin' Donuts qui se trouvait dans l'entrée de l'agence de renseignement. Lorsqu'elle passa devant le vieux missile balistique russe SS-20 exposé sur un piédestal dans le lobby comme un totem de la guerre froide, le malware était déjà passé de l'ordinateur des tourniquets aux Viz Glass d'un autre agent de sécurité. Quand ce gardien fit sa ronde, le logiciel s'infiltra dans les appareils de climatisation qui refroidissaient un réduit rempli de serveurs réseau gérant des opérations de surveillance aérienne au-dessus du Pakistan. Ensuite, il s'implanta dans les systèmes informatiques d'une équipe de recherche et développement dédiée aux aéronefs sans pilote. Petit à petit, le malware se fraya ainsi un chemin jusqu'aux différents sous-réseaux reliés entre eux via SIPRNet, le réseau classifié<sup>3</sup> du ministère de la Défense.

Les intrusions initiales ne déclenchèrent aucune alarme de la part des boucliers automatiques des différents réseaux, toujours en quête d'anomalies. À chaque étape, le paquet ne faisait qu'établir un lien avec des fichiers que les défenses du réseau identifiaient comme étant non exécutables, inertes et donc inoffensifs – ce qu'ils étaient, jusqu'à ce que le logiciel malveillant les réorganise en une entité nouvelle. Chacun des systèmes était protégé par un *air wall*<sup>4</sup>, c'est-à-dire isolé physiquement d'Internet pour éviter toute intrusion de hacker. Le problème avec les murs impénétrables,

c'est qu'on pouvait se servir d'un jardinier, à son insu, pour creuser un tunnel dessous.

## Université Jiao Tong de Shanghai

Une adolescente élancée se tenait debout derrière un poste de travail, des smart-rings luminescentes à chaque doigt, calées au ras des jointures. Elle avait le visage inexpressif, les yeux cachés sous une visière d'un noir mat. Plusieurs rangées de postes de travail semblables à celui-ci occupaient toute cette salle de conférences reconvertie. Derrière chacun d'eux se tenait un jeune étudiant en ingénierie, tous appartenant à la 234<sup>e</sup> brigade d'information Jiao Tong, qui dépendait elle-même de la cybermilice de la Troisième armée.

Là-haut sur la mezzanine, deux officiers du Directoire surveillaient les employés. Depuis leur poste d'observation, l'arène plongée dans la pénombre semblait éclairée par des milliers de lucioles, les mains des étudiants traçants dans les airs des traits d'un vert fluorescent.

L'université Jiao Tong avait été créée en 1896 par Sheng Xuanhuai, haut fonctionnaire au service de l'empereur Guangxu. Cet établissement avait été l'un des piliers originels du Mouvement d'autorenforcement, promouvant le recours aux technologies occidentales pour empêcher la Chine de sombrer dans la misère. Au fil des décennies suivantes, l'université allait se développer jusqu'à devenir la plus prestigieuse école d'ingénieurs du pays, au point d'être surnommée le MIT asiatique<sup>5</sup>.

Hu Fang détestait cette appellation, car elle donnait l'impression que son école n'était que la pâle copie d'un modèle américain. Aujourd'hui, la génération à laquelle appartenait cette jeune femme allait donner la preuve que ce temps était révolu.

Les premières cybermilices universitaires avaient été créées après l'incident de l'île d'Hainan, en 2001. Un pilote de chasse chinois avait viré trop près d'un appareil de surveillance de l'US Navy,



et les avions s'étaient percutés dans les airs. L'appareil chinois, plus petit, était parti en vrille et s'était écrasé, entraînant la mort de son casse-cou de pilote, tandis que l'avion américain avait été contraint de faire un atterrissage d'urgence sur une piste chinoise de l'île d'Hainan. Alors que les deux camps s'accusaient mutuellement d'avoir provoqué la collision, le parti communiste encouragea les citoyens chinois ayant de bonnes connaissances en informatique à s'en prendre aux sites Internet américains pour exprimer leur mécontentement collectif. Des milliers de jeunes adolescents chinois recrutés en ligne se firent alors une joie de participer à cette campagne de cybervandalisme, ciblant la page d'accueil de tous les sites imaginables, de la Maison-Blanche à une bibliothèque municipale du Minnesota. À l'issue de la crise, ces milices de hackers se convertirent en autant de pôles d'espionnage cruciaux pour le pays<sup>6</sup>, dérochant en ligne des secrets qui allaient des plans de tel ou tel avion de chasse aux stratégies de négociation des grandes entreprises de boissons gazeuses.

Hu Fang n'était pas encore née quand tout cela s'était déroulé. Petite, elle était tombée malade à cause du smog : une toux sèche chronique l'empêchait d'aller jouer dehors avec les autres enfants. Mais ce que Hu prenait pour un malheur se révéla être une bénédiction : son père, professeur d'informatique à Pékin, lui avait appris les bases de la programmation dès l'âge de trois ans, pour l'occuper un peu dans leur petit appartement. Hu avait été incorporée au 234<sup>e</sup> régiment après avoir remporté un concours de création de logiciel à onze ans.

Officiellement, être recruté par une milice était une manière de faire son service militaire, obligatoire sous le régime du Directoire. Mais Hu se serait portée volontaire de toute façon. C'était pour elle l'occasion de jouer avec les toutes dernières technologies, et les missions que lui confiaient les officiers étaient généralement assez fun. Un jour, il s'agissait de craquer le téléphone portable d'un dissident ; le lendemain, d'embrouiller le service de sécurité informatique d'un fabricant automobile coréen. Mais les Américains étaient les cibles les plus drôles, tant ils avaient confiance dans

leurs systèmes de protection. Si vous réussissiez à les *pwned* – terme emprunté au jargon des Américains désignant le fait de prendre le contrôle d'un système informatique –, vous vous faisiez remarquer par les officiers du 234<sup>e</sup> régiment. Elle s'était assez bien débrouillée pour que l'appartement qu'elle occupait avec son père soit désormais beaucoup plus spacieux que ceux de tous ses collègues.

Mais Hu ne faisait pas cela pour ce genre de gratifications ; ce qui l'intéressait, c'était échapper aux limitations physiques dans laquelle sa vie avait longtemps été enfermée. Lorsqu'elle était connectée, Hu avait littéralement l'impression de voler. De fait, le matériel qu'elle utilisait fonctionnait sur le même principe que les commandes de vol électriques du J-20, l'avion de chasse chinois<sup>7</sup>. Les ordinateurs surpuissants mis à sa disposition créaient en effet un monde en trois dimensions représentant les réseaux de communication mondiaux qui étaient ses champs de bataille. Elle faisait partie des rares personnes pouvant se targuer d'avoir bel et bien « vu » l'internet.

Hu s'était fait remarquer en piratant les téléphones d'employés civils du Pentagone. En dépit de l'interdiction pour les membres du personnel d'entrer dans le bâtiment avec des appareils électroniques, certains le faisaient chaque jour. La technique utilisée par Hu consistait à contrôler à distance la caméra du téléphone et ses autres capteurs intégrés afin de pouvoir recréer l'environnement physique et électronique dans lequel évoluait son propriétaire. Cette mosaïque d'images, de sons et de signaux électromagnétiques avait permis au Directoire de créer une reproduction en 3D quasiment parfaite de l'intérieur du Pentagone et de ses réseaux informatiques.

Hu sentit avec plaisir que sa pompe se déclenchait. L'accès aux toutes dernières technologies médicales était un autre avantage de ce job. La minuscule pompe, implantée sous la peau au niveau du nombril, injectait dans son système sanguin un cocktail à base de méthylphénidate et d'une série de stimulants<sup>8</sup>.

Originellement destiné aux enfants atteints de troubles déficitaires de l'attention, ce mélange accroissait les capacités d'attention

et provoquait une sensation d'euphorie. Depuis dix bonnes années, les gosses américains gobaient ces pilules de « boost » avant de s'attaquer à leurs devoirs et à leurs examens, ce que Hu jugeait ridicule. C'était un signe supplémentaire de la faiblesse de l'Amérique, que les gamins de ce pays soient obligés de recourir à des aides si puissantes juste pour faire leurs leçons. Au moins, sa pompe à elle lui permettait de réaliser des choses vraiment importantes.

Lorsqu'on lui avait dit, une semaine plus tôt, de se préparer en vue de la plus vaste opération jamais tentée par leurs services, Hu avait piraté le système d'exploitation de la pompe. C'était risqué, mais cela avait payé : elle avait augmenté la dose de deux cents pour cent. Fini, la concentration stabilisée et constante. À présent, c'était comme tomber d'un gratte-ciel et découvrir qu'on savait voler avant de s'écraser au sol.

Hu agitait les mains comme un chef d'orchestre, ses bras recourbés décrivant des ellipses, un peu comme le cou d'un cygne. Les mouvements de chaque phalange de chacun de ses doigts envoyaient des ordres par le biais des gyroscopes de ses bagues connectées ; l'un d'eux tapait des lignes de code sur un invisible clavier tandis qu'un autre faisait office de souris informatique, activant d'un clic des connections à différents réseaux. Toute une série d'actions en simultané. Pour les officiers qui l'observaient d'en haut, on aurait dit à la fois une chorégraphie complexe et les battements d'aiguille d'une montre.

La jeune hackeuse était pleinement concentrée sur son attaque, elle faisait naviguer à travers les réseaux du DIA son paquet contenant un logiciel malveillant, en réprimant l'envie d'éponger de sa main gantée la goutte de sueur qui perlait sur son nez. Les défenses du système informatique autonome du Pentagone, détectant les légères anomalies de ses flux réseau, s'efforçaient d'identifier et de contenir son attaque. C'est là que l'association femme-machine l'emportait sur le « big data » pur et simple. Hu avait déjà deux coups d'avance, construisant des composants du système puis les défaisant avant que leurs données soient suffisamment intégrées

pour que les ordinateurs du DIA puissent les identifier comme des menaces. Son bras gauche se repliait puis se détendait, main grande ouverte. Puis le droit en faisait de même, cette fois pour créer une fausse piste, poussant les défenses à fermer tout accès depuis l'extérieur : il s'agissait, en gros, d'embrouiller les programmes pour qu'ils se focalisent sur la fermeture des portes d'une maison en feu, mais en laissant une petite braise dehors pour qu'ils l'écrasent du pied et pensent que l'incendie était éteint.

Ayant réussi à pénétrer dans le système, Hu entreprit de mener à bien le cœur de sa mission. Ses mains jaillirent vers le haut, poings serrés, puis elle déplia les doigts. Elle était en train d'ajouter des lignes de code qui allaient randomiser les signaux<sup>9</sup> envoyés par la constellation de satellites du Global Positioning System des Américains. Certains signaux GPS seraient faux d'à peine deux mètres. Pour d'autres, l'erreur atteindrait deux cents kilomètres.

Bien sûr, il aurait été facile de débrancher tout le système. Mais elle pourrait toujours appuyer sur ce bouton-là plus tard ; pour le moment, il s'agissait juste de semer le doute et de causer le désordre à grande échelle.

### 332 kilomètres au-dessus de la surface terrestre

Si cela n'avait pas été si frustrant, cela aurait pu être drôle.

Un excédent de métal de quelques millimètres à peine, sur un seul boulon, était sur le point de faire capoter une opération mettant en branle des milliards d'éléments matériels et informatiques.

– Ça y est, vous avez terminé ? interrogea le lieutenant-colonel Huan Zhou, d'une voix clairement tendue.

La clé que le commandant Chang Lu tenait dans sa main gantée était une copie parfaite de l'HEXPANDO, cet outil avec lequel le colonel Farmer tapait au même instant sur l'écouille de l'ISS, à une demi-orbite de là. Mais cette clé avait été produite sur la base de plans piratés par une unité de hackers patriotiques basée à Shenzhen, et fabriquée par le Bureau de l'ingénierie spatiale

habitée de Pékin. Le problème était que, contrairement à cet outil, le boulon que Chang essayait de dévisser n'était pas une copie parfaite et qu'il restait coincé. Chang avait beau tirer de plus en plus fort, le boulon ne bougeait pas.

– Presque, répondit-il.

Il aperçut les trois autres taïkonautes qui regagnaient l'intérieur de la station spatiale Tiangong-3. Les veinards.

Le programme Tiangong (« Palais céleste<sup>10</sup> ») avait été lancé dès 2003, lorsque la Chine avait envoyé dans l'espace son premier vol habité. Les commentateurs occidentaux s'étaient moqués des premiers vaisseaux spatiaux habités de type Shenzhou, pâles copies selon eux du Gemini américain des années 1960. Mais le programme avait fait des progrès fulgurants, bien aidé en cela par la foule de fichiers de conception de la NASA qui avaient atterri entre les mains des ingénieurs chinois. Après le Shenzhou, la première station spatiale Tiangong avait vu le jour : un module unique de dix mètres de long pour huit tonnes lancé en 2011 pour servir de banc d'essai. C'était l'équivalent du Skylab utilisé par la NASA dans les années 1970. Elle fut suivie en 2015 de la station multimodules Tiangong-2, qui mesurait quinze mètres et pesait vingt tonnes, semblable à la première version de l'ISS conçue par la NASA dans les années 1990. Peu après, le programme passa à la vitesse supérieure et finit par rattraper la concurrence. Les Occidentaux ne riaient plus : ils s'émerveillaient au contraire que, en l'espace de quinze ans à peine, la Chine ait pu accomplir ce qui avait coûté à la NASA soixante années de recherches et d'investissements.

La station spatiale Tiangong-3, vingt-cinq mètres pour soixante tonnes, était l'orgueil de la nation, à tel point que la date de son lancement était devenue un jour férié national. Elle se composait de sept modules disposés en T, dont un module central qui pouvait loger six taïkonautes, de six panneaux solaires qui se déployaient sur trente-sept mètres et d'un port d'amarrage capable d'accueillir quatre vaisseaux. Aux deux extrémités supérieures du T se

trouvaient des modules-laboratoires permettant de mener diverses expériences dans des conditions de microgravité.

Du moins, c'était ce que croyait le reste du monde. Le module tribord avait en effet une fonction tout à fait autre. Et maintenant, son couvercle refusait de s'ouvrir, tout ça à cause d'un seul boulon en titane défectueux.

Chang comprit que pour avoir suffisamment de couple pour pouvoir débloquer le boulon, il allait devoir détacher son cordon – ce qui était contraire au protocole.

– Repositionnement, annonça Chang.

– Négatif, répondit Huan. Rentrez, j'enverrai quelqu'un d'autre finir votre travail.

– Nous n'avons pas le temps, répliqua Chang. Je me suis décroché.

Chang s'arc-bouta pour tirer sur le long outil, et le boulon se desserra un peu. Il n'eut ensuite aucun mal à dégager le couvercle de la trappe, et se retrouva devant la surface miroitante d'une lentille laser. Il étudia le reflet de la Terre dedans et sa propre silhouette superposée à cette paisible étendue bleue.

– C'est fait, annonça Chang.

– Je ne vous en croyais pas capable, Chang. Bien joué, dit Huan.

La tension dans sa voix s'était dissipée.

Chang rattacha le cordon qui le reliait à la station spatiale et se dirigea vers le sas principal, tandis que Huan activait les armes de Tiangong-3. L'équipage de la station n'avait appris qu'il était sur le pied de guerre que douze heures plus tôt, quand Huan avait déconnecté la diffusion Viz en direct de leurs activités. Mais tout cela paraissait encore un peu irréel.

Une fois que tous les taïkonautes furent rentrés dans la station, Huan enclencha l'alimentation du module d'attaque. Le laser à iode-oxygène chimique ou COIL avait été conçu par l'US Air Force à la fin des années 1970. Ses concepteurs avaient même tiré avec sur un Boeing 747 reconverti<sup>11</sup> pour tester la capacité du laser à abattre des missiles en vol. Mais les Américains avaient finalement

estimé qu'avoir recours à des produits chimiques pour alimenter un laser, dans un espace clos, était trop dangereux. Le Directoire ne voyait pas les choses de la même manière. À deux modules de l'équipage, un cocktail toxique de peroxyde d'hydrogène et d'hydroxyde de potassium était en train de se mélanger avec du chlore gazeux et de l'iode moléculaire.

Cette fois, c'était pour de vrai, songea Chang en voyant les indicateurs de puissance virer au rouge. Une fois que les produits chimiques seraient mélangés et que les atomes d'oxygène en état excité commenceraient à transmettre leur énergie à l'arme, plus moyen de faire machine arrière. Ils auraient quarante-cinq minutes pour agir avant que cette énergie ne s'épuise.

Le protocole de ces premiers tirs en temps de guerre jamais lancés depuis l'espace par des êtres humains avait été soigneusement répété. Les cibles listées dans la programmation de tir avaient été identifiées, classées par ordre d'importance et surveillées depuis plus d'un an, lors d'exercices de plus en plus rigoureux qui, l'équipage s'en rendait compte à présent, n'étaient donc pas simplement destinés à soutenir des manœuvres militaires là-bas, sur la Terre. Les interminables heures passées au laboratoire allaient enfin porter leurs fruits.

– Paré à lancer la séquence de tir, annonça Huan. Confirmation ?

L'un après l'autre, les autres taïkonautes pointèrent avec leur arme respective. Chang effleura la photo scotchée à la paroi devant lui. Ses doigts s'attardèrent sur l'image de sa femme rayonnante et de leur fils de huit ans, tout sourire. Le jeune Ming, avec ses deux dents de devant en moins, portait la casquette bleue d'officier de l'armée de l'air de son père.

Ce que le portrait ne montrait pas, c'était la colère de son épouse quand il avait donné cette casquette à Ming, la veille. Elle trouvait que cela lui donnait l'air d'un figurant dans une campagne de propagande du Directoire.

Chang écarta sa main de la photo et s'attaqua à la tâche qui lui incombait dans cette opération : superviser la séquence de tir. Même Huan sursauta lorsqu'il cria :

– Paré !

Depuis des années, les stratèges militaires ne cachait pas leurs inquiétudes au sujet des menaces que les missiles lancés depuis le sol faisaient peser sur les satellites, car c'était de cette manière que les Américains et les Soviétiques avaient envisagé d'abattre les réseaux de satellites de l'ennemi durant la guerre froide. Plus récemment, le Directoire avait entretenu ces peurs en développant ses propres missiles antisatellite puis en alternant entre tests de missile et des négociations sur le contrôle des armements qui ne débouchaient jamais sur rien – tout cela pour attirer l'attention sur les armes terrestres. C'est vers le ciel que les Américains auraient dû lever les yeux.

Chang jeta un nouveau coup d'œil à la photo et surprit Huan figé, l'index en suspens au-dessus du bouton rouge. Il semblait savourer l'instant. Puis il appuya sur la commande de tir.

Un bourdonnement discret envahit le module. Aucun fracas de canon, aucun cri de mort. Seul le ronronnement régulier d'une pompe indiquait que la station était désormais en guerre.

La première cible était le WGS-4<sup>12</sup>, satellite appartenant au système de télécommunications américain à haut débit de l'US Air Force. Taillé comme une boîte dotée de deux ailes solaires, cet engin de 3 400 kilos avait été envoyé dans l'espace en 2012, perché sur une fusée Delta 4 qui avait décollé de cap Canaveral.

Ce satellite, qui avait coûté plus de trois cent millions de dollars, offrait à l'armée américaine et à ses alliés 4 875 gigahertz de bande passante commutable instantanée, permettant de transmettre d'immenses quantités de données. Toutes les communications de l'armée américaine passaient par lui, depuis les satellites de l'US Air Force jusqu'aux sous-marins de la Navy. Il se trouvait en outre au cœur du dispositif de l'US Space command, le commandement de l'armée américaine chargé des opérations spatiales. Le Pentagone avait prévu de mettre en orbite toute une constellation de ces satellites pour rendre le réseau moins vulnérable à une attaque, mais les dépassements de budget des sous-traitants avaient contraint les Américains à n'en lancer que six.



Le laser alimenté chimiquement projeta une décharge d'énergie qui, s'il s'était agi de rayons visibles et non pas infrarouges, aurait été cent mille fois plus brillante que le soleil. À cinq cent vingt kilomètres de là, cette première décharge frappa le satellite avec une puissance à peu près équivalente à celle d'un chalumeau. Elle perça un trou dans le bouclier extérieur du WGS-4, puis brûla la structure jusqu'à ses entrailles électroniques.

Chang regarda Huan ouvrir son stylo rouge d'un coup de pouce et tracer un trait sur la paroi à côté de lui, un peu comme les as de la Première Guerre mondiale qui décomptaient leurs victoires sur la carlingue de leur biplan. Ce geste scénarisé avait été dicté depuis la Terre, ce serait une scène-clé du futur documentaire triomphal consacré à l'opération, qui serait vu par des milliards de personnes.

– Et d'un, commenta Huan. C'est bien pour nous tous que vous n'avez pas manqué la cible, dit-il en refermant son stylo d'un geste théâtral.

– Effectivement, confirma Chang, puis, dans un sourire, il ajouta : Je vous aurais épargné la peine de me jeter dehors par le sas de sortie, en le faisant moi-même. Enclenchement de la procédure pour la cible numéro deux.

D'abord connu sous le nom de X-37<sup>13</sup>, l'USA-226 était le dernier modèle de navette spatiale inhabitée de l'armée américaine. Huit fois moins grand que celui d'origine, ce minuscule avion était utilisé par le gouvernement américain à peu près comme l'ancienne navette, pour accomplir diverses tâches et réparations dans l'espace. Il pouvait rejoindre des satellites et les ravitailler, remplacer des panneaux solaires défectueux grâce à son bras robotisé, et réaliser un tas d'autres travaux de maintenance sur les satellites.

Mais l'équipage de la station Tiangong et les autorités militaires du monde entier savaient que l'armée américaine se servait également de l'USA-226 comme d'un avion espion naviguant dans l'espace. L'engin survolait plusieurs fois les mêmes endroits à la même altitude, en général celle à laquelle gravitaient les satellites de surveillance militaires : le Pakistan pendant plusieurs

semaines, puis le Yémen et le Kenya et, plus récemment, la frontière sibérienne.

Ayant perdu avec le satellite WGS-4 le principal relais qui permettait de le contrôler à distance, le minuscule avion spatial passa en mode automatique, ses ordinateurs cherchant en vain d'autres signaux de guidage. Durant cette période intermédiaire, le protocole de l'USA-226 le contraignait à cesser toute accélération et à se caler sur une orbite standard pour éviter les collisions. L'avion sans pilote s'était de fait arrêté pour sa propre sécurité, devenant une cible facile.

Les taïkonautes passèrent au point suivant sur la liste : les satellites espions américains du programme de suivi de la situation sur l'orbite géosynchrone (GSSAP<sup>14</sup>), dont le rôle consistait à surveiller d'autres satellites. Les télécommunications des Américains n'étaient pas encore coupées, mais une fois cette cible éliminée, les États-Unis se retrouveraient aveugles dans l'espace, même dans le cas peu probable où ils parviendraient à reconnecter leurs réseaux. Venaient ensuite les cinq malheureux satellites qui constituaient le système de télécommunications MUOS de l'armée américaine, une sorte d'opérateur téléphonique mondial réservé aux militaires. Cinq impulsions anéantirent le réseau de communication à bande étroite qui liait entre eux toutes les plateformes maritimes et aériennes de l'armée américaine, ses véhicules terrestres et ses soldats d'infanterie dépêchés sur le terrain. Puis ce fut le tour du système UFO<sup>15</sup> qui permettait aux navires de combat américains de communiquer à l'aide de terminaux légers fonctionnant en bande UHF. L'opération n'était pas très spectaculaire, le système de tir intégré guidant les taïkonautes pas à pas selon l'algorithme sur lequel reposait l'attaque, ne ralentissant que lorsqu'un essaim de satellites qui gravitaient à la même altitude devaient être liquidés un à un.

Le dernier à être « servi », selon l'expression glaciale de Huan, fut un satellite équipé d'un détecteur de particules chargées. Cet engin cofinancé par la NASA et le ministère de l'Énergie avait été mis en orbite quelques années après la catastrophe nucléaire

de Fukushima pour détecter les émissions radioactives. D'une seule rafale, le laser de Tiangong-3 fit exploser son réservoir de carburant.

Quand Huan rangea finalement son stylo rouge dans la poche de sa combinaison, il y avait quarante-sept marques sur la paroi devant lui.

On leur avait expliqué que le cas de l'ISS, la station spatiale internationale, serait réglé « par d'autres moyens ». De l'autre côté de la Terre, d'anciennes fusées porteuses mises au rebut ressuscitaient soudain après être restées en inactivité pendant des mois. Reconverties en kamikazes, elles avançaient sur une route de collision avec des satellites de télécommunications et d'imagerie américains tout proches, commerciaux ou gouvernementaux. Depuis leurs salles de contrôle au sol, les Yankees assistaient impuissants à ce chaos spatial, incapables de manœuvrer leurs précieux dispositifs pour les mettre hors de portée.

– Je vais exécuter les diagnostics et vidanger le système d'alimentation du laser, annonça Chang.

Il restait en mouvement pour éviter de réfléchir à ce qui était en train de se passer là-bas, sur terre.

– Très bien, répondit Huan. Ensuite, regardez si vous pouvez me charger les images de l'attaque ; j'aimerais les revoir plus tard.

Évidemment, songea Chang.

## USS *Coronado*, base conjointe de Pearl Harbor-Hickam, Hawaï

Le café était exactement comme cette première tasse dont son père l'avait autorisé à boire une gorgée, quand il avait sept ans. Pas de sucre. Pas de lait. Il avait trouvé son goût âpre, atroce, pas comme ces *latte* aromatisés à la vanille dont sa défunte mère raffolait. « Quand on est dans la Navy, on n'a pas le temps en mer d'ajouter toutes ces conneries », lui avait expliqué son père, typiquement le genre de conseils qu'il prodiguait à ses enfants.

Le second maître chargé de préparer le café à bord de l'USS *Coronado* n'était pas non plus un fin barista, si bien que tous les officiers de la passerelle sirotaient cette horreur<sup>16</sup> en regardant le port se réveiller devant eux. Les tablettes de stimulants et autres médocs fournis par les infirmiers de bord fonctionnaient mieux, mais l'US Navy s'accrochait à ses traditions. Le café amer était une part tout aussi essentielle du quart du matin que le lever de soleil.

Simmons posa son mug et contempla le miroitement des rayons du soleil sur le pont du *Coronado*. La frégate venait tout juste de fêter ses dix années de service, mais Jamie trouvait toujours que ce trimaran effilé avait l'allure d'un vaisseau spatial futuriste tout droit sorti de *Star Wars*. Son père adorait cette vieille saga, au point qu'il avait emmené Jamie et sa sœur, Mackenzie, voir l'une des nouvelles versions quand ils étaient bien trop jeunes pour y comprendre quoi que ce soit. Sa mère avait été furieuse en l'apprenant. Mais ça restait quand même un bon souvenir, Mackenzie rentrant à la maison avec le seau de pop-corn vide, le chérissant comme seuls les petits enfants peuvent le faire, eux qui gardent en souvenir les objets les plus banals. C'était l'un de ses rares bons souvenirs avant que son père ne s'en aille, avant que Mackenzie ne meure.

Simmons se dirigea vers les vitres tribord, pour examiner un impact guère plus large qu'une pièce de vingt-cinq cents. Il passa son doigt sur le carré de résine époxy. Lors de leur dernière patrouille antipiraterie, une rafale de mitrailleuse avait traversé les vitres et, en deux endroits, la structure en aluminium du navire, elle aussi réparée depuis. Par chance, il n'y avait pas eu de blessé, mais l'incident était venu rappeler à l'équipage que ce LCS avait été conçu pour la vitesse, pas pour des combats à l'arme lourde. Certains marins avaient ensuite enveloppé le fauteuil du capitaine Riley avec du papier d'aluminium en guise de « protection balistique », plaisanterie qui n'avait pas tellement fait rire le capitaine.

Le soleil du matin colorait les navires de guerre entassés dans la lumière orange du port et Simmons savoura cet instant, sachant que c'était l'une des dernières fois qu'il officiait comme

commandant à la passerelle. Il informerait Riley de sa décision une fois rentré à San Diego.

Le jeune quartier-maître Randall Jefferson s'approcha de lui et prit un air penaud en trouvant le XO perdu dans ses pensées.

– Désolé de vous déranger, Sir, mais vous m'aviez demandé de vous prévenir s'il se passait quoi que ce soit, s'excusa Jefferson. Le sonar a détecté un mouvement. Un objet qui apparaît et disparaît, juste à côté du navire. Sans doute un gros poisson ou un dauphin...

– Vous n'avez pas à vous excuser de ne pas baisser votre garde au port. Déployez le REMUS et allons voir ça.

Jefferson donna l'ordre de mettre à l'eau ce qui ressemblait à une torpille jaune fluo. Les REMUS, engins sous-marins de surveillance à distance, avaient d'abord été utilisés à des fins commerciales, de la même manière que ce navire militaire s'inspirait d'un ferry à grande vitesse. Ce petit drone sous-marin avait été conçu par l'Institut océanographique de Woods Hole, dans le Massachusetts, en vue d'applications civiles telles que l'inspection des infrastructures portuaires ou la surveillance de la pollution. Il était devenu un incontournable des émissions de la chaîne de voyage Discovery and Travel Channel. Mais un engin capable de livrer des images grand public pour l'émission du samedi sur les requins fonctionnait tout aussi bien lorsqu'il s'agissait de remplir des tâches de surveillance sous-marine.

Simmons rentra dans la passerelle et vint se planter derrière Jefferson, qui dirigeait à présent le sous-marin miniature avec une manette ressemblant à celle des premières versions de la Playstation de Sony. Censée être d'un usage facile et naturel pour les marins, cette manette avait tout d'une relique pour cette nouvelle génération habituée aux jeux 3D en immersion. La vidéo envoyée par le REMUS s'affichait à côté d'images satellite en direct indiquant la position du navire, d'un système d'analyse du trafic maritime et aérien à proximité, et d'un tableau sphérique multicolore regroupant toutes les informations relatives à l'équipage et aux différents systèmes du navire.

– Rien à l’infrarouge, annonça Jefferson. Voyons ce qu’on a en visuel.

– Mettez-moi ça en plein écran, demanda Simmons.

La caméra pivota et une masse d’ombres grises apparut sur l’écran. Simmons plissa les yeux, comme pour forcer l’eau trouble à révéler ses secrets.

– Salut, toi, souffla Jefferson.

Il zooma sur une forme sombre qui décrivait des cercles lents sous la poupe du navire. La caméra mit au point sur l’objet.

Là, aisément reconnaissable : la silhouette discrète d’un plongeur se détachait sur le fond bleu marine de l’eau.

– Sans doute un idiot du coin qui vient fouiner là où il devrait pas, suggéra Jefferson.

Mais alors le plongeur s’arrêta et leva les bras au-dessus de sa tête comme s’il priait sous la coque de la frégate.

– Il a un truc dans les mains, dit Jefferson.

Le plongeur brandissait en effet ce qui ressemblait à un couvercle de poubelle. D’un battement de palmes nonchalant, il se rapprocha de la coque du *Coronado*.

Simmons ravala le café qui lui remontait dans la gorge.

– Alerte sûreté du navire ! Possible attentat terroriste, niveau Delta ! cria Simmons. Et réveillez le capitaine. Dites-lui que nous avons un plongeur en train de poser sur la coque ce qui ressemble à une mine ventouse.

Il empoigna un casque audio et s’efforça de parler d’une voix égale, conscient que la moindre trace de peur résonnerait dans tout le navire.

– Ici le XO. Équipe de sûreté sur bâbord. Enclenchez les propulseurs hydrauliques et activez les sonars. On passe en configuration Zebra. Équipe de sûreté, nous avons un plongeur qui essaie de poser un engin explosif sur la coque. Éliminez-le-moi. Déverrouillage des batteries. Feu à volonté.

Le chaos s’empara du navire, les marins se précipitant sur bâbord pour tenter de localiser le plongeur. À travers l’écouille

ouverte de la passerelle, Simmons entendit les cris se faire de plus en plus désespérés.

– Il est là !

– Non, là-bas !

– Tirez-vous de mon chemin ! hurla le premier maître Horowitz.

Le marin, qui montait la garde sur le flanc tribord de la passerelle, tentait de se frayer un passage à travers la mêlée, côté bâbord.

Horowitz se pencha aussi loin qu'il put par-dessus le bastingage et tira méthodiquement dans l'eau avec son fusil M4, dessinant des boucles d'éclaboussures régulières depuis la proue jusqu'à la poupe. C'était peut-être bizarre de ressentir ça au beau milieu d'une attaque terroriste, se dit le premier maître, mais il s'éclairait. C'était justement pour ce genre d'action qu'il avait remplié à peine deux mois plus tôt, contre la promesse du capitaine qu'on lui offrirait une chance de postuler pour les commandos des Navy SEAL. Il avait déjà fourni les échantillons d'ADN<sup>17</sup> et de sang requis, et poussé à bloc ses exercices de musculation intensive.

De la passerelle, Jefferson vit les vaguelettes causées par les tirs d'Horowitz se dessiner sur son écran sous la forme de minuscules lignes blanches qui s'arrêtaient au bout d'un ou deux mètres. Il passa en mode infrarouge et les tirs se changèrent en une série d'aiguilles jaunes poignardant l'eau, qui disparaissaient aussitôt une fois leur chaleur dissipée. Plusieurs balles frôlèrent dangereusement le REMUS, mais peu menaçaient le plongeur.

– Ils n'arrivent pas à l'avoir, Sir, annonça Jefferson.

– Faites faire demi-tour au REMUS et éloignez-le de deux cents mètres. Ensuite, je veux que vous le relanciez vers nous à pleine vitesse.

– Sir ? s'étrangla Jefferson.

## 250 mètres au-dessus de Tokyo, Japon

On lui avait dit que Tokyo était une grande ville<sup>18</sup>, mais de si près, elle semblait sans fin.

Le chasseur-bombardier MiG-35K du capitaine de corvette Alexeï Denisov<sup>19</sup> filait à 875 kilomètres par heure, juste en dessous du mur du son, pour éviter de se trahir par un bang supersonique. Et pourtant, cette forêt d'immeubles donnait l'impression de s'étirer à l'infini. Mais le plan semblait fonctionner. L'icône « menace détectée » de l'écran lumineux sur sa droite n'affichait rien de préoccupant. Denisov gardait le doigt posé sur l'interrupteur à bascule du brouilleur de protection multifonction de l'appareil, mais jusqu'à présent le chasseur n'avait pas été attaqué.

La raison en était simple : le système de défense conjoint américano-japonais était conçu pour répondre à d'éventuelles menaces chinoises, venues de l'ouest. Et c'était à l'est du Japon que Denisov et les vingt-deux autres chasseurs-bombardiers de son escadrille avaient décollé depuis l'*Amiral Kouznetsov*<sup>20</sup>. Ce porte-avions russe était censé participer à des manœuvres dans le Pacifique Nord, hors de portée des frappes aériennes chinoises. En réalité, il avait attendu un trou dans la couverture satellite pour foncer à trente nœuds vers le sud pendant huit heures, se rapprochant juste assez pour pouvoir enclencher des frappes. Les MiG avaient rallié la zone en volant vite et bas et, une fois arrivés au-dessus du Japon, ils étaient remontés se caler sur les couloirs de vol empruntés par les petits appareils décollant de l'aéroport de Narita.

Le récepteur d'alerte radar du MiG de Denisov gronda, indiquant que l'appareil venait de se faire repérer par les signaux d'un radar d'alerte avancée posté près de Narita, assez proche cette fois pour ne pas se laisser tromper par ses équipements furtifs. La radio de Denisov diffusa soudain les appels frénétiques d'un contrôleur aérien. Il appuya sur le bouton et un enregistrement numérique se mit en route. C'était du charabia pour lui, mais l'officier du FSB qui l'avait briefé à bord du *Kouznetsov* avait été très clair sur le fait qu'il fallait diffuser ce message à cet instant précis.

Pour le contrôleur aérien au sol, l'information reçue était la suivante : le pilote d'un des jets privés réservés aux cadres supérieurs de Sony était en train de faire une crise cardiaque.



Quand les MiG atteignirent Miyazaki et virèrent de nouveau en direction des îles Ryukyu, il était devenu évident que les défenses les avaient finalement repérés. Le radar de Denisov affichait quatre chasseurs F-15 de la force japonaise d'autodéfense en train de rappliquer à pleine vitesse pour les intercepter – mais ils n'arriveraient pas à temps. La ruse n'avait permis à Denisov que de gagner quelques minutes, mais cela suffirait sans doute.

Après avoir scruté le ciel au-dessus de lui à la recherche d'éventuels assaillants, Denisov récita une brève prière pour ses hommes et son pays. Pour lui-même, cela n'était pas nécessaire. Un commandant ne pouvait agir qu'avec certitude, pas avec peur. Il s'attendait à connaître des pertes, ce jour-là, mais également le succès. Sur les dernières images reçues d'une de ses cibles, onze appareils américains seulement étaient garés sous leurs hangars blindés. Des dizaines d'autres se trouvaient à l'air libre, comme tous les jours.

Les MiG descendirent en rase-mottes et accélérèrent à mille cinq cents kilomètres par heure, leur vitesse maximale à basse altitude, bien au-dessus du mur du son. D'après les critères des Américains, ces nouveaux MiG-35K appartenaient à la génération dite « 4++ » des avions de combat. Ils n'étaient pas totalement furtifs, mais leur signature radar était considérablement réduite. Chaque seconde comptait, à présent. Au moment où les jets atteignaient Okinawa, un voyant rouge se mit à palpiter sur le récepteur d'alerte radar de Denisov. Les batteries de missiles Patriot IV que les Japonais avaient achetées aux Américains suivaient désormais à la trace son appareil volant au ras du sol. Les Japonais l'avaient en ligne de mire et pouvaient l'abattre à leur guise.

C'était un élément crucial du plan. Denisov inspira profondément et attendit, en se répétant que ces missiles ne représentaient une menace que si quelqu'un appuyait sur le bouton de tir. Mais les militaires de la force japonaise d'autodéfense n'avaient pas le droit d'ouvrir le feu sur une cible sans obtenir au préalable l'autorisation des dirigeants civils du pays. Tout reposait sur ce pari : ladite autorisation arriverait trop tard. Deux décennies d'intrusions quasi quotidiennes d'appareils chinois dans leur espace

aérien avaient certainement poussé les Japonais à se montrer moins réactifs. Par ailleurs, leurs réseaux de communication étaient censés avoir été neutralisés par des cyberattaques. Du moins, c'était le plan.

« Raison de plus pour ne pas foirer cette première mission sans réelle opposition, avait lancé le capitaine Denisov à ses hommes lors du briefing avant vol. Vous êtes sur le point de réaliser les tirs les plus importants de votre vie, et ce seront peut-être les derniers. Faites en sorte qu'ils comptent. »

Aucun cri de ralliement pour la gloire ne résonna dans la radio de bord. Les seuls sons audibles, cette fois, étaient les voix numériques d'Américains pilotant des F-22 Raptor, échanges interceptés et dûment enregistrés par un navire de surveillance chargé d'espionner les exercices militaires RIMPAC<sup>21</sup> qui avaient lieu tous les ans au large d'Hawaï. Tout ce qui pouvait créer une certaine incertitude et retarder de quelques secondes supplémentaires la réaction des Japonais et des Américains était bon à prendre.

La progression silencieuse d'une icône sur l'affichage tête haute de son jet lui apprit qu'il était arrivé à leur destination : la base aérienne de Kadena. La bataille de Denisov commençait ici.

Un flash de mouvement attira l'attention de Denisov : quatre fléchettes gris foncé qui filaient devant son escadrille. C'était une volée de Sokols (« Faucons ») tirés par son ailier. Sorte de missile de croisière miniature, cette arme électromagnétique avait recours à des décharges d'énergie dirigée pour mettre hors d'usage les défenses antiaériennes et les systèmes de télécommunications. Suivant une trajectoire préprogrammée, les missiles se séparèrent, laissant chacun dans son sillage une zone morte électronique.

Si les premiers tirs de cette mission étaient silencieux, la destruction qui allait suivre serait assourdissante. Denisov largua quatre bombes à fragmentation RBK-500 sur les avions sans protection de l'US Air Force, garés au bord de la piste d'atterrissage de la base, longue de trois mille cinq cents mètres. Comme il engageait son MiG dans un virage serré, il aperçut un F-35A Lightning II<sup>22</sup> que l'on remorquait en catastrophe hors de son hangar pour

tenter de contrer l'attaque. Le MiG avait été conçu pour être à la hauteur du F-35, et les pilotes des deux appareils s'étaient toujours demandé ce que donnerait un combat aérien entre ces modèles aux caractéristiques équivalentes. Ce serait pour une autre fois. Le corps des RBK s'ouvrit derrière l'avion de Denisov, libérant des centaines de petites bombes à fragmentation de la taille de canettes de bière. De minuscules parachutes se déployèrent et les canettes descendirent en planant vers le tarmac.

À dix mètres du sol, leurs détonateurs de proximité les firent exploser les unes après les autres. Des centaines de déflagrations déferlèrent à travers la base aérienne, faisant voler en éclats des dizaines de chasseurs américains dernier cri.

L'ailier de Denisov se chargea du second passage et lâcha trois bombes antipiste à haute perforation. Les pointes renforcées de ces énormes engins s'enfoncèrent sur près de cinq mètres dans le béton de la piste, puis déclenchèrent leurs quelque mille cinq cents kilos d'explosif. Même si les rares avions américains mis à l'abri sous des hangars blindés survivaient aux bombes de Denisov, aucun ne pourrait décoller de la plus grande base aérienne américaine du Pacifique pendant des jours, voire des semaines.

À six kilomètres de là, les deux MiG-35K qui fermaient la marche s'écartèrent l'un de l'autre et décrivirent un demi-tour serré avant de foncer vers le centre d'un X imaginaire. Ce dernier était situé au cœur de la principale base du Corps des Marines sur le sol japonais. Les neuf mille marines qui vivaient là étaient censés avoir été relocalisés à Guam cinq années plus tôt. Mais des querelles politiques entre le Congrès américain et le gouvernement, portant sur la question de savoir qui réglerait l'addition à 8,6 milliards de dollars de ce déménagement<sup>23</sup>, avaient retardé le transfert des soldats. Il était trop tard, maintenant.

Les deux avions se croisèrent à moins de cent mètres d'altitude. Au niveau de leur point de croisement imaginaire, les MiG larguèrent quatre bombes thermobariques KAB-1500, pesant chacune un peu plus de mille trois cents kilos. La coque des bombes s'ouvrit d'abord pour relâcher un immense nuage de vapeur explosive,

qu'une seconde charge fit ensuite sauter. S'ensuivit la plus forte explosion subie par le Japon depuis Nagasaki, qui créa elle aussi un nuage de fumée et de poussière en forme de champignon, suspendu au-dessus de la base, tandis que les jets s'éloignaient.

Denisov éteignit enfin les enregistrements audio bidon et demanda à ses hommes de faire leur rapport. Les frappes sur les bases aériennes, les bases de l'armée de terre et même le porte-avions de l'US Navy mouillé au large s'étaient déroulées avec succès. Il n'avait perdu que cinq appareils, abattus par des défenses antiaériennes lentes à la détente. Incroyable.

Il n'était pas sûr que les Américains apprécieraient l'ironie du fait que les Russes avaient adopté le même plan d'attaque qu'eux-mêmes avaient utilisé contre les Japonais quelque quatre-vingts ans plus tôt, n'empêche : le Plan Doolittle avait fonctionné. Tâchant de ne rien laisser paraître de son soulagement, Denisov ordonna aux chasseurs survivants de virer vers les côtes chinoises.

Ça aussi, ils l'avaient copié sur le raid réussi par les Américains aux premiers mois de leur dernière guerre dans le Pacifique : en surgissant d'une direction inattendue et en faisant de leur vol un aller simple, on pouvait frapper deux fois plus loin que l'ennemi ne le croyait possible. La marine russe avait fait sa part du boulot ; maintenant, il allait falloir faire confiance aux Chinois pour que leurs avions de ravitaillement en vol soient bien là comme prévu.

Ce n'était pas Denisov en personne qui avait planifié cette mission, mais Jimmy Doolittle n'avait pas eu non plus l'idée de son modèle, ce raid de la Deuxième Guerre mondiale qui portait désormais son nom. Peut-être l'histoire la baptiserait-elle du nom de son commandant, songea-t-il. Offensive Denisov, ça sonnait bien.

## USS *Coronado*, base conjointe de Pearl Harbor-Hickam, Hawaï

Depuis le pont du *Coronado*, Horowitz repéra soudain une vague à l'endroit où le REMUS venait de virer, un peu comme ce qu'un pêcheur à la mouche interpréterait comme un poisson montant vers la surface. Il se figea un instant, puis se concentra pour viser la menace. Les douilles rebondirent sur le pont puis tombèrent par-dessus bord, elles grésillèrent un instant en flottant avant de couler.

– REMUS a entamé son demi-tour, Sir, commenta Jefferson, à la passerelle. Et maintenant ?

– Je veux que vous l'enfonciez comme un bélier dans le cul de ce plongeur, répondit Simmons.

– Oui, Sir !

Jefferson pencha doucement le joystick vers la droite puis la gauche, de façon à positionner le plongeur au centre de l'écran. Puis il mit les gaz à fond.

Sur le pont, le M4 de Horowitz se mit à cliqueter : son chargeur était vide. Sans même regarder, il fourra la main dans le petit sac accroché à sa ceinture pour prendre son dernier chargeur et tenta de l'enclencher sous le fusil-mitrailleur, mais il lui échappa et tomba dans l'eau. Trente balles qui auraient pu tout changer venaient d'être perdues.

Horowitz lança des jurons à la mer comme seul un marin peut le faire, mais cessa net en apercevant une forme foncer à toute vitesse vers le navire. Super : d'abord des terroristes, et maintenant des torpilles !

La vue sous-marine s'affichait sur l'écran de contrôle du REMUS. Le plongeur était en train de fixer la mine sur la coque quand un sixième sens l'avertit du danger. Il tourna la tête pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. La dernière image qui s'offrit à Jefferson fut l'expression stupéfaite du plongeur derrière son masque, juste avant que le REMUS ne vienne percuter le côté gauche de son visage puis s'encastrent dans la coque derrière lui.

Là-haut sur le pont, Horowitz sentit le craquement de l'impact puis vit un mur d'eau blanche bondir en rugissant vers le ciel. Et alors, le silence.

### *Ruby Empress*, lac Gatún, canal de Panama

Arnel Reyes arracha une écaille de peinture noire de la rambarde du *Ruby Empress*, pétrolier battant pavillon chypriote.

– J'aime le bleu, tu sais, bleu comme le ciel l'après-midi, et ça plaira à un petit garçon, dit son épouse.

Arnel eut envie de répondre qu'un nouveau-né, tout comme un homme, se fichait pas mal de la couleur des murs. Mais mieux valait lui témoigner tout son amour, d'autant plus qu'il se trouvait sur le pont d'un bateau au beau milieu du canal de Panama et elle à la maison, là-bas, à Manille.

– Alors va pour le bleu, ma chérie. Je reviens dans deux semaines et on pourra peindre sa chambre, dit-il. On a encore pas mal de temps, tu sais.

– Pas tant que ça, avec toi qui es sans arrêt parti. Il nous reste tellement de choses à faire. Et nous n'avons même pas encore parlé de son prénom, ajouta Anna-Maria au téléphone. Mon chéri, je sais que ta mère pensait...

Soudain, la communication s'interrompit.

Il craignait qu'Anna-Maria ne croie qu'il lui avait raccroché au nez, mais quand il essaya de la rappeler, pas moyen. Il remit son portable au fond de sa poche et s'écarta de la rambarde brûlante. Le fait que la traversée du canal de Panama soit la partie la plus lente du voyage, car les navires devaient faire la queue pour franchir les écluses, n'arrangeait pas son humeur.

Tandis qu'il remontait la succession d'échelles, Reyes perçut la grande agitation qui s'était emparée de la passerelle du *Ruby*. Tout était en ordre à bord du bateau, mais les radios n'arrêtaient plus de cracher. Deux navires devant eux, le *Xianghumen*, un cargo immatriculé en Chine, avait démarré ses moteurs. C'était de la folie.

Qu'était-il donc passé par la tête du capitaine du *Xiangbumen*, pour foncer ainsi en pleine zone de transit ? Le capitaine du canal hurlait dans la radio, intimant l'ordre au *Xiangbumen* de décrocher son combiné et de s'arrêter immédiatement. Mais ses appels restaient sans réponse.

Reyes courut jusqu'à la plateforme d'observation. C'était comme regarder un train dérailler au ralenti. Le *Xiangbumen* avançait à quatre nœuds à peine, moins vite qu'un coureur du dimanche. Mais avec ses cent vingt mille tonnes d'inertie, le navire enfonçait lentement les écluses du canal, broyant l'acier des portes.

Reyes ignorait combien de temps il faudrait aux entreprises chinoises qui géraient la zone du canal de Panama<sup>24</sup> pour réparer ce merdier, mais tous les capitaux investis venaient clairement de tomber à l'eau.

– Après tout, ce n'est pas moi qui ai dépensé cent quatre-vingts milliards de dollars, lança Reyes à l'un des membres d'équipage, qui lui répondit d'un gloussement.

En tout cas, l'autoroute reliant l'océan l'Atlantique au Pacifique allait certainement rester fermée pendant un bon moment. Il fourra la main dans sa poche. Il valait mieux rappeler sa femme.

## USS *Coronado*, base conjointe de Pearl Harbor-Hickam, Hawaï

Quand Horowitz reprit connaissance, il flottait sur le dos à la surface de l'eau. Un éclat de métal jaune dérivait à un ou deux mètres de lui, et juste derrière, Horowitz aperçut le corps du plongeur, sur le ventre.

Il leva les yeux vers le *Coronado*, tâchant de se rappeler comment il s'était retrouvé là. Ses oreilles sifflaient et sa tête lui faisait plus mal que la pire gueule de bois un lendemain de permission à terre. Il vit le XO l'observer de la passerelle. Il lui adressa un salut, et le XO sourit avant de le lui rendre.

Un canot rapide vint récupérer Horowitz et le cadavre vêtu de noir. Les marins hissèrent leur camarade à bord avec de grands sourires, mais ils manipulèrent le corps avec effroi.

Le canot s'immobilisa contre la coque du *Coronado* et le plongeur fut treuillé jusqu'à la plateforme d'atterrissage des hélicoptères, au niveau de la poupe. Horowitz grimpa l'échelle tant bien que mal et rejoignit l'attroupement qui s'était formé autour du cadavre. Tous les marins chuchotaient autour du plongeur mort, comme s'ils craignaient que leurs voix ne le ressuscitent.

– Me bousculez pas, protesta un marin. Il faut que je prenne ça avec mes Viz Glass.

– Tu peux pas faire ça, murmura un autre. Il est mort. Tu connais le règlement.

– Le XO arrive, souffla une voix.

La foule se raidit et s'écarta soudain, au garde-à-vous, pour laisser passer Simmons.

– Rien de tel qu'un bon bain matinal, Horowitz, fit remarquer Simmons, dans un sourire. Vous êtes en un seul morceau ?

– Oui, Sir, répondit Horowitz. On peut pas en dire autant de mon copain de piscine, là.

Un marin enleva le masque du plongeur, dévoilant des yeux exorbités. Horowitz fut pris d'un haut-le-cœur. Toute la mâchoire gauche de l'homme était enfoncée et en sang, mais le reste de ses traits étaient intacts. Avec ses cheveux blonds coupés court, on aurait presque dit un Viking endormi.

– On a chopé le bon type ? s'étonna l'un des hommes d'équipage. Il ressemble pas aux djihadistes que j'ai vus jusqu'ici...

Quelqu'un tendit le masque brisé à Simmons. Le second l'étudia entre ses mains, en prenant soin de ne pas se couper avec les éclats de plastique, puis il s'agenouilla pour examiner de plus près le cadavre. Une cicatrice claire au niveau du menton et un nez qui semblait avoir été brisé aussi souvent que celui d'un boxeur.

– Retournez-le, ordonna le XO.

Tandis que les hommes faisaient rouler le corps, Horowitz remarqua que la combinaison du plongeur n'était pas en Néoprène ;



elle était taillée dans une matière plus épaisse. Puis il vit que l'homme ne portait pas un équipement de plongée classique.

– C'est un appareil respiratoire à circuit fermé<sup>25</sup>, commenta Horowitz. Les SEAL en utilisent pour pouvoir plonger sans faire de bulles à la surface. Et sa combinaison est conçue pour masquer la chaleur.

Simmons hocha la tête et étudia l'équipement du plongeur, que ses hommes étaient en train de défaire. Les ordinateurs de plongée passés aux poignets de l'homme avaient l'air ultrasophistiqués ; des appareils militaires, à l'évidence. Leur coque de protection portait des inscriptions en chinois.

Les hommes ne purent cacher leur étonnement en voyant le XO repartir au sprint vers la passerelle, sans dire un mot.

Ce n'était pas un très grand navire et vingt-cinq secondes plus tard, Simmons était à la passerelle. Riley s'y trouvait, à présent, encore en sous-vêtements mais coiffé de sa casquette bleue USS *Coronado* avec ses insignes jaune poussin de commandant de bord cousus de fil d'or au-dessus de la visière. Jefferson était en train de lui repasser la vidéo du REMUS. Riley se retourna quand Simmons fit irruption. Simmons ne contourna pas l'écran projeté mais le traversa, faisant onduler l'image.

– On l'a eu ? interrogea Riley.

Simmons ignora son supérieur et s'adressa à l'officier radio :

– Passez-moi le commandement Pacifique, immédiatement !  
Et préparez-moi un message OPREP-Three Pinacle.

Tout message dont l'intitulé contenait le terme Pinacle attirait aussitôt l'attention non seulement de toute la hiérarchie de l'US Navy, mais aussi du Centre de commandement militaire national au Pentagone, qui supervisait les événements pour les chefs d'état-major interarmées et le président des États-Unis<sup>26</sup>.

– C'est une mesure un peu extrême pour un malheureux plongeur, XO. Référons-en d'abord au navire sonar-radar de la flotte pour voir s'ils ont d'autres infos, dit Riley.

– Pas le temps. Nous devons envoyer un message Pinacle dès maintenant, Sir, insista Simmons.

Les yeux de l'officier radio allaient de l'un à l'autre.

– Sirs, rien ne marche ici. Je n'arrive même pas à connecter mon propre portable. On dirait que tous les réseaux sont hors service.

Sur le pont principal, au-dessous, Horowitz se frottait le bas de la nuque, qui le faisait souffrir. Il enclencha rageusement un autre chargeur, piqué à un camarade, dans son M4. Les gars avaient retrouvé son arme, gisant encore sur le pont. Il passa la langue sur ses lèvres, l'esprit ailleurs, et se rendit compte qu'il mourait de soif. Il avait lu quelque part que c'était ce qui arrivait aux gens en état de choc, mais hors de question d'en parler à qui que ce soit pour l'instant. Tomber du navire puis jouer les chochottes, ce n'était certainement pas le meilleur moyen de se faire engager chez les SEAL.

Horowitz balaya du regard la muraille d'acier estampillée US Navy qui se dressait autour de lui dans le port. Il avait hâte d'appareiller et de se venger de ceux qui avaient fait ça.

C'est alors que le USS *Abraham Lincoln*<sup>27</sup>, le porte-avions nucléaire mouillé à l'autre extrémité de la baie, parut bondir d'un mètre ou deux au-dessus de l'eau, comme si ce monstre de cent mille tonnes était aspiré vers le ciel. L'onde de choc plaqua Horowitz contre la cloison derrière lui et il s'effondra.

Se relevant tant bien que mal, Horowitz regarda, hébété, l'immense porte-avions de la classe Nimitz retomber dans l'eau, son pont crachant des flammes orange et un panache de fumée noire. Il vit la coque se fendre aux deux tiers de sa longueur, vers l'arrière.

– Oh, merde, grommela Horowitz. Les réacteurs.

## Quai 29, port d'Honolulu, Hawaï

Putain, c'était quoi cette histoire ? Ils n'étaient pas censés décharger avant le lendemain.

En voyant la rampe descendre, Jakob Sanders avait d'abord sorti sa tablette pour vérifier le manifeste du cargo – le *Golden Wave*,

deux cent vingt mètres de long, battant pavillon libérien. Un roulier transportant des voitures en provenance de Shanghai. Le manifeste indiquait qu'il avait bien reçu l'autorisation de débarquer son chargement, mais il avait vingt-quatre heures d'avance. Et maintenant, la journée de Jakob était foutue.

Même debout dans sa guérite de gardien plantée au milieu du parking voisin, il sentit l'impact de la large rampe métallique venant buter contre le quai. Sanders avait toujours trouvé que ces grands rouliers ressemblaient à un supermarché discount posé sur le pont d'un bateau. Mais c'était justement l'idée. Ce navire avait la capacité de transporter cinq cent cinquante véhicules, lesquels pouvaient descendre en roulant de la soule, directement dans son parking. Là, ces voitures attendraient d'être conduites chez différents concessionnaires aux quatre coins de l'île.

Sanders tenta de joindre son patron par radio, mais ne récolta que des parasites. Il secoua la tête et consulta sa montre Casio G-Lide pour vérifier l'heure et la date. Ouais, il avait raison : ces gens débarquaient en avance. Surtout, à en croire la dernière mise à jour de sa montre connectée, les mesures envoyées par les bouées mouillées au large promettaient une belle houle bien surfable ce jour-là. Encore cinq heures sur ce parking, puis son service serait terminé et il filerait se mettre à l'eau à Kewalos. Si les conditions étaient aussi bonnes que sa montre l'indiquait, ce serait l'une de ces journées où peu importait où vous aviez été à l'école ou que vous portiez un uniforme en polyester noir au travail.

Une série de chocs lointains détournèrent son attention de la montre. Il se mit à plat ventre et se couvrit la tête avec ses bras, tandis que les fines parois métalliques de la guérite tressaillaient. Au bout de quelques secondes, il tomba à genoux et jeta un coup d'œil par la porte laissée ouverte à la zone de stockage de carburant jouxtant le quai 29. Pas d'incendie. Le ciel bleu écartait l'hypothèse d'un coup de tonnerre. Soudain, le quai se remit à trembler à la suite d'un autre grondement sourd, comme celui d'un séisme. Bon Dieu, il n'avait pas envie de se retrouver coincé là si cette secousse provoquait un tsunami.

D'autres déflagrations étouffées se répercutèrent sur les flancs des collines, mais leur raffut se retrouva noyé sous celui des centaines de moteurs en train de démarrer dans les entrailles du *Golden Wave*. Mais qu'est-ce qu'ils foutaient ? N'avaient-ils pas senti le tremblement de terre ? Il risquait d'y avoir encore des répliques.

Sanders se souvint des vidéos du gouvernement qu'il avait vues, enfant, où une voix off conseillait de se placer sous le linteau d'une porte en cas de séisme. Mais il regarda les murs fragiles de sa cahute et rampa dehors, sur le parking. Il sentit résonner d'autres grondements et aperçut de la fumée qui s'élevait derrière le *Golden Wave*, mais la masse du navire lui cachait ce qui se passait à l'autre bout du port.

Puis l'un de ces nouveaux SUV Geely s'engagea sur la rampe. Peut-être essayaient-ils de sortir les voitures avant qu'un autre séisme n'ébranle l'île ? Ils auraient mieux fait de les laisser à bord et de partir au large.

Sanders regarda la file de SUV descendre la rampe puis se garer sur le parking. Il avait toujours trouvé que les Geely ressemblaient à des Range Rover Defilade au rabais. Mais elles étaient si bon marché qu'il aurait presque pu s'en payer une. Bon, les couleurs étaient vraiment nazes. La première douzaine avaient une carrosserie tout à fait acceptable, argentée ou bleue. Mais les autres étaient d'un vert mat délavé.

Tout à coup, il entendit un grincement suraigu, comme si une perceuse s'attaquait au pont en acier du navire. Derrière le dernier SUV, un truc qui avait l'air d'un poteau téléphonique émergea de la soute et bascula vers le bas de la rampe. Puis, accrochée à ce poteau, une immense masse verte s'engagea à son tour et entreprit sa descente.

Putain, c'était un char d'assaut ! Puis un autre apparut, suivi d'un véhicule à huit roues qui ressemblait à son petit frère.

Sanders repéra les étoiles rouges sur le flanc de ces blindés. Pourquoi diable des tanks chinois étaient-ils en train de débarquer ? Le manifeste ne mentionnait rien de tel. Et qui donc allait

acheter ces trucs-là ? Peut-être étaient-ils destinés au camp militaire de Schofield, pour des exercices ?

En regardant autour de lui, Jakob constata qu'il était seul.

Il eut alors le réflexe de sortir son portable pour filmer la scène. Cela lui rapporterait bien deux ou trois bières ; peut-être même qu'il pourrait vendre ces images sur le Viz Net.

Soudain, des objets semblables à des fûts de bière jaillirent dans les airs et filèrent vers le centre-ville.

– Des drones ? murmura Sanders.

Chacun de ces drones de surveillance Pigeon faisait effectivement la taille d'un fût de cinquante litres et était équipé d'un petit rotor sur le dessous. Les engins s'étaient envolés en quête des points les plus élevés d'Honolulu, où ils se poseraient. Depuis ces perchoirs, ces drones non armés absorberaient tous les signaux électromagnétiques et numériques alentour, avant de faire déferler sur toute l'île une vague de perturbations électroniques.

L'instant d'après, un nouveau choc violent sur le béton du quai fit sursauter Jakob. C'était la rampe du *Hildy Manor*, un autre roulier amarré juste derrière le *Golden Wave*. Eux non plus n'avaient pas l'autorisation. Les papiers n'étaient pas signés, et le parking allait déjà être plein. Il n'arriverait jamais à y faire tenir toutes les voitures non pas d'un mais de deux cargos, sans compter plusieurs chars d'assaut.

Son portable à bout de bras, il maudit de plus belle ce satané boulot, cette fois parce qu'il ne lui rapportait pas assez pour s'acheter une paire de Viz Glass.

– Ici Jacok Sanders depuis le quai 29 du port d'Honolulu, commenta-t-il en plantant son regard dans le minuscule orifice de la caméra. Comme vous pouvez le voir, je viens de recevoir une livraison imprévue, poursuivit-il. Quelques camions, des Geely et, visez-moi ça, des tanks ! Des tanks chinois. Je ne sais pas ce qui se passe aujourd'hui, mais on va aller voir ça. Je parie que vous n'avez jamais vu un truc pareil dans la vraie vie. Moi non plus. Restez connectés.

Sanders posa son portable sur l'appui de fenêtre de sa guérite pour qu'il continue d'enregistrer la scène, puis se dirigea d'un pas fier vers le *Golden Wave*. Foutus marins. Ils allaient devoir rester à quai jusqu'à ce que tout ça soit réglé.

Lorsqu'il atteignit la rampe qui reliait le quai au parking, Sanders sentait littéralement la puissance des moteurs des chars au creux de sa poitrine. Les blindés avançaient lentement, mètre après mètre, pour tester la résistance de la rampe.

Un mouvement fulgurant et un claquement assourdissant lui firent tourner la tête. De gros panneaux métalliques, balancés depuis le pont de *l'Evening Resolve* – un porte-conteneurs de cent quarante-six mètres immatriculé à Dalian – venaient de s'écraser sur le quai. Puis une escadrille miniature commença à se réunir en formation serrée au-dessus du navire. Aux yeux de Sanders, ces quadricoptères ressemblaient aux drones espions dont les paparazzis se servaient pour mitrailler toute star hollywoodienne assez bête pour organiser encore un mariage en plein air<sup>28</sup>. Les drones électriques V1000<sup>29</sup> du Directoire avaient d'ailleurs des origines communes avec ces engins grand public, mais leur agilité et leur furtivité avaient fait d'eux une plateforme de choix pour mener à bien des frappes secrètes chinoises « d'élimination des risques » en Afrique et dans l'ex-république d'Indonésie.

Les chars firent rugir leurs moteurs et attirèrent à nouveau l'attention de Sanders. Ce dernier leva sa main droite, pour leur intimer l'ordre de s'arrêter.

– Stop ! Vous êtes sur le point de pénétrer sur une propriété privée. Veuillez arrêter immédiatement cet engin.

Le char de tête ralentit puis s'immobilisa au pied de la rampe, à trois mètres de lui. Sanders baissa les yeux et haussa la voix, plus confiant à présent qu'il avait identifié qui commandait.

– Bien. Maintenant, je ne sais pas ce qui se passe mais il va falloir faire demi-tour et remonter ce véhicule à bord du bateau... tout de suite.

Le pot d'échappement cracha de la fumée, et le tank bondit brusquement en avant.